

# LA PREMIÈRE PIERRE



CARSTEN JENSEN

LA PREMIÈRE  
PIERRE

roman

Traduit du danois par  
NILS C. AHL

PHÉBUS  
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

LE PRÉSENT OUVRAGE A ÉTÉ TRADUIT  
AVEC LA COLLABORATION DE LA DANISH ARTS FOUNDATION

**DANISH ARTS  
FOUNDATION**

Titre original :  
*Den første Sten*

© Carsten Jensen et Gyldendal, 2015.

Pour la traduction française :  
© Libella, Paris, 2017.

ISBN : 978-2-7529-1079-0

## Dédicace

Quand les Russes occupaient encore l'Afghanistan, j'ai rencontré Shah Wali dans un camp de moudjahidine. C'était une vallée de l'Arghestan, en 1988. Je l'ai tout de suite remarqué : ses traits d'enfant étaient constamment déformés par des tics qui chez nous ne se voient que sur le visage d'hommes beaucoup plus âgés et traumatisés. Les moudjahidine m'ont raconté que Shah Wali avait reçu une formation de tireur d'élite. À douze ans, il avait déjà assassiné six personnes.

Ce livre est dédié à Shah Wali et à tous les autres dont la vie a été volée par une guerre qui ne finit jamais.



«Manuel prenait conscience que, la guerre, c'est faire l'impossible  
pour que des morceaux de fer entrent dans la chair vivante...»

ANDRÉ MALRAUX, *L'Espoir*





## Prologue

Je marche entre des tombes pleines et des tombes vides. Qui pour contrôler le contenu des cercueils? Pour vérifier les inscriptions sur les pierres tombales? Pour dire qui ils étaient quand ils vivaient? Et qui ils sont, maintenant qu'ils sont morts?



# PREMIÈRE PARTIE

## 3<sup>e</sup> section



Zone Blanche



Le ciel blanc-bleu d'août est bas comme un plafond. De l'autre côté du mur d'enceinte, le désert qu'ils ne peuvent pas voir — dont l'infinité dépasse leur imagination. Guetter un ennemi qui les guette : un jeu de cache-cache dans le vide les attend et ils le savent.

Pas de tapis roulant pour les emmener vers leur destin, ici, ni d'orage grondant sans cesse pour leur annoncer la proximité du front, ni de tambours assourdissants qui menacent de les engloutir. Rien. Dans quatre mois, ils seront en permission. Dans six, ils seront ailleurs. Dans leur vie, la guerre n'est tout simplement qu'un épisode.

Le commandant de la section dévisage ses hommes les uns après les autres. «Vous êtes ici parce que vous l'avez choisi, personne ne vous a forcés. Ne l'oubliez jamais, vous êtes venus librement. Mais souvenez-vous aussi qu'un jour ce choix vous sera compté comme une gloire ou comme une infamie.»

Un vacarme les enveloppe soudain, mais il vient de leurs propres lignes. C'est un grondement de l'air qui trahit la présence d'un important aérodrome aux alentours, les avions cargos qui décollent et qui atterrissent, les hélicoptères qui font tourner mollement les pales de leurs rotors, les avions de chasse qui quittent avec fracas leurs lignes de départ. C'est un grand va-et-vient, à l'image de cette guerre : rien ne reste en place.

«Tu ne décides pas si tu transpires ou pas», continue le commandant. «Ni d'avoir la chiasse ou d'être constipé. Ton corps est comme une voiture sans direction. Pas de levier de vitesses, ni d'embrayage, ni de freins, ni d'accélérateur. Tu es un passager dans un véhicule que tu ne contrôles pas.»

Les yeux bleu clair de Rasmus Schrøder, lorsque l'on se rapproche, semblent révéler une couleur plus sombre, bleu marine ou pourpre. Ses lèvres sont d'un rouge flamboyant avec un arc de Cupidon parfait qu'enlaidit une petite cicatrice. Il ne s'est pas rasé ce matin. À l'instar de beaucoup d'autres, il a prévu de se laisser pousser une longue barbe, comme si le désert leur commandait de ressembler à ces ennemis qu'ils ont tant de mal à trouver.

Le Danemark, Rasmus Schrøder l'appelle la «Zone Blanche», un endroit où ton cœur bat trois à quatre fois par minute dans une harmonie molle, cadencée, un endroit où la vie file dans un demi-sommeil satisfait et sans défense. Là-bas, en face d'un homme armé, tu te mets à genoux pour qu'il te laisse la vie sauve. Au lieu de lui sauter à la gorge et de lui tordre le cou. La Zone Blanche est une zone dangereuse.

Ils ont quitté un continent pour atterrir à mi-chemin d'un autre. Des montagnes, des déserts, des fleuves et des mers. Des points dans le désert signalent un village. Le Danemark pourrait tenir tout entier ici, enclos entre deux chaînes de montagnes. Ils n'ont pas remarqué qu'ils quittaient l'espace aérien iranien pour franchir la frontière afghane — mais qu'est-ce qu'une frontière à dix kilomètres d'altitude?

— Vous êtes des soldats. La Zone Orange est votre seconde maison — là où le cœur bat à cent pulsations minute, une zone d'extrême vigilance. Dans la Zone Rouge, vous lutterez pour votre vie. Dans la Zone Grise, vous serez dos au mur.

Schrøder fait toujours une pause à ce moment-là.

— Dans la Zone Noire, la panique vous envahira. Quand la plupart d'entre vous crieront qu'ils n'en peuvent plus, ils n'auront encore rien vu. Vous serez sur le point de vous écrouler. C'est comme ça, c'est dur. Et quand vous aurez le goût du sang dans la bouche et que votre cœur cognera dans



vos oreilles —, ce sera le signe que, maintenant, tout est sur le point de commencer.

Camp Bastion s'étend dans toutes les directions. Des chemins poussiéreux se croisent à angle droit, en croisent d'autres, puis d'autres encore, mais toujours à angle droit. Il y a des baraquements, des conteneurs et des tentes dont la toile se confond avec la poussière. Beaucoup plus loin, des murs d'enceinte construits en *Hesco bastions*<sup>1</sup> — des piles de sacs de gravier retenus par du fil de fer galvanisé, rapides à monter, rapides à démonter. Rien n'accroche ni n'enflamme le regard des hommes. L'air tremble dans cette chaleur comme un présage de mirage.

Lorsque la troisième section est prête à partir dans le désert pour rejoindre Camp Price, ils enfilent leurs vestes antifragement, se munissent de leurs fusils et de leurs sacs à dos remplis d'équipement. Une gravité nouvelle les envahit, qu'ils n'ont pas connue pendant leur entraînement.

Maintenant, c'est pour de vrai, pensent-ils. Et, pleins d'espoir, ils comptent les battements de leurs cœurs.

1. Gabion moderne utilisé comme fortification militaire, du nom de l'entreprise britannique qui le fabrique. *Toutes les notes sont du traducteur.*



Zone Orange



Hannah porte un débardeur militaire vert, tous les soldats de la troisième division sont torse nu. Au Danemark, ils ont peaufiné leur bronzage tout l'été, et le soleil de la province de Helmand, d'une blancheur douloureuse, ne les gêne pas. Certains arborent des tatouages. Le ventre, le torse et les bras vierges des autres n'attendent que d'être remplis de croix, de drapeaux danois, de têtes de mort ou de déclarations d'amour (à une communauté en particulier ou à des principes abstraits) — souvent en latin et mis en valeur par une typographie fantaisie. Les serments de fidélité à un absolu ou à ce qui l'incarne ont besoin d'espaces vides. Ces corps sont une galerie de peinture en marche, des toiles qui attendent leur pinceau.

Ce sont tous des gagnants. C'est ainsi qu'ils se considèrent, mais pas parce qu'ils comptent gagner une guerre qui a déjà duré de longues années. Ce sont des gagnants parce qu'ils sont là. Parce qu'ils étaient les meilleurs pendant leur formation, ils sont là. D'autres ont dû abandonner en chemin parce qu'ils n'avaient pas assez d'endurance, ou tout simplement parce qu'ils ne comprenaient pas la discipline : ce sont des perdants. Ils savent peut-être manier un fusil automatique, mais cela ne suffit pas sur le terrain : il faut comprendre que tu es aussi responsable de tes camarades.

La troisième section laisse Camp Bastion derrière elle et

met le cap vers Camp Price, une base avancée qui, comme beaucoup, porte le nom d'un soldat tué au combat. Les tentes et les conteneurs de Camp Price peuvent accueillir jusqu'à cinq cents personnes. Trois cent cinquante sont de nationalité danoise, le reste est britannique. Derrière une clôture, au milieu du camp, un détachement des forces spéciales américaines. En pratique, les Américains se montrent à la cantine mais il n'y a pas de circulation en sens inverse : il est interdit de pénétrer dans cette mini-Amérique. Seule exception, la tour de guet qui se dresse au milieu des tentes des forces spéciales et qui permet d'observer les chaînes de montagnes au loin. Les baraques de Camp Bastion seront remplacées par des tentes spacieuses, d'un brun sombre, recouvertes par la poussière des pistes, équipées de l'air conditionné et reliées entre elles par un grillage en plastique noir.

Ils ont effectué leurs premières patrouilles mais n'ont pas encore été au feu. Autour d'eux, le paysage est monotone, à l'exception des berges du fleuve, où ils trouvent de larges zones vertes et peuplées qu'on dirait pensées pour le combat — avec leurs cours fermées et entourées de murs, leurs champs de maïs et leurs haies qui coupent le vent : un labyrinthe de torchis propice à toutes les embuscades possibles. Les bouches à feu semblent faire partie de cette architecture tranchante de l'âge de pierre, de la même manière que les bruits de fusillade, à l'instar du bêlement des chèvres et des cris des enfants, appartiennent à la rumeur continue d'ici. Les soldats danois s'y sont habitués. Le vacarme de la guerre participe du bruit de la vie.

Lorsqu'ils patrouillent, ils roulent au beau milieu de la *Highway 1*. Tout le trafic se range sur le côté et s'arrête. Au besoin, des roquettes éclairantes sont tirées en guise d'avertissement. Le convoi de blindés fait grand bruit en avançant entre les deux rangées de véhicules immobiles. La peur des bombes lancées du bord de la route et des voitures piégées explique cette procédure.

« En Irak, on ne pouvait pas arrêter la circulation », relève Robert, l'un des trois sergents de la section. Il a été en Irak, mais pas dans les bacs à sable du sud, Camp Eden ou Camp

Danevang. Robert était employé par une entreprise de sécurité basée à Bagdad. Garde du corps, escorte, transporteur, ce genre de boulot. La boîte s'appelait «*Darksy*». Aucun d'entre eux n'en a jamais entendu parler ici. «*Contractor*», comme il se désigne lui-même. «Mercenaire», sourit Schröder.

En Irak, dans leur Mitsubishi Pajero argentée, ils circulaient toujours sur la voie de gauche. Car les attaques venaient de derrière, et visaient les chauffeurs, le point faible du convoi. Rouler à gauche contraignait les assaillants à passer par le côté passager. Le coffre restait toujours ouvert, une mitrailleuse prête à tirer.

– Un bouclier humain, précise Robert, rapidement surnommé par les autres Irak-Robert — il parle comme un homme expérimenté. Tout le monde avait besoin d'un bouclier humain. Nous aussi. Quand on se rapprochait d'une intersection où l'on savait qu'il pouvait y avoir une embuscade ou qu'une bombe pouvait être lancée du bord de la route, on faisait toujours signe aux véhicules d'avancer. Des voitures chargées de familles, de femmes, de gosses, la totale. De sorte qu'ils prennent la merde en pleine gueule, s'il y en avait. C'était une procédure standard, une question de survie. Être un porc ou être mort, tu as vite fait de choisir.

À ce moment-là, le visage de Robert aurait dû se durcir, mais c'était sans compter son regard qui louchait légèrement, comme s'il ne faisait pas le point, ce qui lui donnait une expression vulnérable. Plus il se concentrait, plus son strabisme était prononcé. «Au moins, je suis un porc honnête.» Et de passer la main sur les poils drus qui hérissaient son menton.

La première fois qu'il avait entendu Robert se confier sur la guerre en Irak, Schröder avait réagi : «On ne fait pas comme ça, ici.»

«Je sais bien, avait dit Irak-Robert. L'Afghanistan, c'est la bonne guerre.»

Ils traversent un paysage auquel ils ne s'habituent pas. Les hommes ont des visages pesants, desquels émergent seulement un nez et un flot de barbe, des yeux enfoncés dans leurs orbites, tantôt indifférents, tantôt accusateurs. Des

vêtements plissés, des turbans, des tuniques, des châles, des pantalons amples, des mètres de tissu qui dissimulent tout ce qu'ils transportent et qui leur donnent aussi un certain poids. On dirait qu'ils ont poussé sur ce paysage, exactement comme leurs récoltes. Les Danois croient que ce vêtement s'appelle la « *dishdasha* ». Mais la *dishdasha* est la tunique longue des Saoudiens qui tombe jusqu'aux pieds. « *Shalwar kameez* », corrige Schröder. Comme ils n'ont pas encore de mot danois pour désigner les fermes fortifiées de la campagne afghane, ils utilisent le mot anglais « *compound* ». « *Qalat* », dit Schröder qui, en tant qu'officier interprète, parle également le pachto. « Cela s'appelle un "qalat". » Il leur enseigne deux autres mots importants : *badal*, la « vengeance », et *nanj*, l'« honneur ». Mais les apprendront-ils jamais ?

Les Afghans ne bougent pas. D'ailleurs, ils n'ont pas de mot pour cela, pour dire qu'ils s'en vont. Ces hommes-là irradiant. Ils ont quelque chose de biblique quand on les observe, rescapés d'un autre âge, dotés d'une persévérance qui se confond avec de l'animosité. Quand ils sont assis à l'arrière de leurs Toyota Corolla laquées blanc et cabossées, ou lorsqu'ils plaquent un téléphone portable contre leur oreille, ils n'ont pas l'air si différent. De temps à autre, les Danois en grillent une avec eux. On leur a donné un petit livre avec une centaine de mots et de formules courantes. *Comment ça va ? Je vais bien. Tu es armé ? Ouvre le coffre. Mains en l'air. À plat ventre. Rendez-vous.*

Les Anglais appellent les talibans « *ragheads* » ou « *shitheads* ». Les Danois disent « enturbannés » ou « tali-bobs ». Les locaux, ils les appellent « LN », un acronyme de *Local Nationals*. Pour parler d'eux, ils disent « *ferangi* ». Cela veut dire « ceux qui viennent de l'ouest ». Ils ne parlent jamais avec un Afghane sans avoir une main fermement serrée sur leur fusil automatique. Jusqu'à présent, personne dans la section n'a officiellement tué qui que ce soit.

– Schröder, dis-nous la vérité. Pourquoi t'es ici ?

Le ton de Jakob est moqueur. On ne s'adresse pas comme ça à un officier supérieur. Mais les soldats se sont rapprochés



pendant les huit mois d'entraînement, alors ils pensent qu'ils savent tout de leur commandant — ou qu'ils peuvent tout savoir. Il a fait une carrière dans l'armée, qui, même si elle n'est pas tout à fait classique, n'a rien de particulièrement remarquable. Il a déjà été en Afghanistan. Mais c'est son métier dans le civil qui les intéresse. Jakob est le plus jeune de la section, dix-neuf ans. Les autres se moquent de lui à cause de son âge. Jakob dit tout haut ce qu'il pense et sa curiosité est sans limites. Il est roux, avec des taches de rousseur sur le nez. Il est le seul à prendre le soleil en T-shirt bien qu'on soit déjà en septembre. La plupart ont le haut du corps cramé au soleil afghan. Jakob, avec sa peau laiteuse, n'est bronzé que dans le cou et sur les bras. Son visage reste à l'ombre d'une casquette de base-ball rouge vif.

– Ils t'ont viré? T'avais pris la caisse?

Jakob ne lâche rien.

– Je suis ici pour faire la différence.

Il y a tellement d'ironie dans la voix de Schröder qu'il est impossible de prendre sa réponse trop au sérieux.

– On n'y croit pas.

Michael a quatre ou cinq ans de plus que Jakob. Tireur, dans les vingt-cinq ans, il est comme un grand frère pour Jakob. C'est toujours lui qui prend sa défense et qui fait en sorte que la plaisanterie n'aille pas trop loin. Il ricane ostensiblement à l'attention de Jakob, assis sur une chaise avec son fusil sur les genoux. Ils sont en train de nettoyer leurs armes. Sur les larges épaules de Michael, un léopard montre des dents sanguinolentes. En dessous, on a tatoué cette phrase en latin : *In omnia paratus*, « prêt à tout ».

– Okay, dit Schröder. Pour avoir de la terre sous les ongles. Faire quelque chose. C'est pour cela que je suis ici — il hésite un instant. Une inspiration.

Dans le civil, Schröder a travaillé pour une société de jeux vidéo. Il a imaginé beaucoup de jeux auxquels ils jouent, des jeux qu'ils connaissent par cœur. Le plus souvent, il s'agit d'un assassin au crâne rasé avec un code-barres tatoué sur la nuque et un visage aussi expressif que la pulpe d'un pouce. Pour

cette raison précise, il est le sujet de conversation préféré des soldats de la section. Ils en ont débattu pendant des heures, encore et encore : « Si tu étais Schrøder, tu lâcherais tout pour venir ici ? Quand tu penses que tu peux rester derrière ton écran à jouer aux meilleurs jeux du monde, et en plus être payé pour ça ? »

La discussion achoppe toujours à cet endroit, sur un aveu unanime et indécis. Oui, ils lâcheraient tout. Mais ils ne savent pas ce que c'est que d'être Schrøder. Ils savent ce que c'est que d'être ici. Et, si à cet instant ils s'ennuient, ils sont certains qu'il va se passer quelque chose. Jakob le sent quand ils ont leurs armes en main. Ce n'est pas un joystick qu'il serre. Ça, c'est *the real thing*.

Jakob aurait été le mieux placé pour dire ce que c'est que d'être Schrøder, cependant. Car, en classe de seconde, il avait effectué un stage dans une société spécialisée dans le graphisme pour les jeux vidéo, à Kalvebod Brygge, à Copenhague. Il avait dû signer une clause de confidentialité qui stipulait qu'il n'avait le droit de rien raconter. Rien de ce qu'il voyait sur les écrans où les nouveaux jeux vidéo étaient en cours de développement, en tout cas. Mais la déclaration ne mentionnait pas les fresques de la cantine où deux filles posaient en cuissardes et sous-vêtements de cuir, chacune son fouet serré dans une main gantée de cuir.

– Ces strings étaient si serrés, dit Jakob. On pouvait sentir l'odeur de la mouille.

Il n'évoque ce détail qu'une seule fois. Mads, la fossette sur le menton, dont tout le monde sait qu'il est le plus grand baiseur de la section, le regarde alors, et fronce ses puissants sourcils bruns de manière interrogative. Mads se rase tous les jours. Car la fossette l'emporte sur la barbe.

– La mouille, dit-il, tu as parlé de la mouille ?

Jakob acquiesce, déjà plus très sûr de lui.

– Écoute l'expert, dit Mads d'une voix pleine de mépris, tu me dis ce que ça sent, exactement, la mouille ? Oui, parce que je n'en sais rien, moi, même si j'ai souvent mis mon nez dedans. Mais ce détail-là, je ne vois pas.

– Vas-y, Mads — le ton de Jakob est quasiment suppliant. Tout le monde connaît l’odeur de la mouille.

– Ouais, tout le monde mais pas moi. Ça sent la cannelle? Le poisson? Les œufs de cabillaud bouillis, peut-être?

– Hey, mec, arrête. Il y a des femmes, ici — Hannah le coupe et se tourne vers Jakob. À l’évidence, c’est toi qui as fait ces captures d’écrans sur l’ordinateur de la section: tetonmignon.com, fessesbrulantes.com, epicboobs.dk. On est vraiment tous obligés de subir tes fantasmes de pervers?

Chaque fois que Hannah se connecte dans le conteneur du camp où la Défense nationale a mis à disposition des soldats des ordinateurs reliés à Internet, les mêmes images lui sautent à la figure — celles qu’elle soupçonne Jakob d’avoir téléchargées: une longue litanie de femmes à genoux, aux fesses imposantes pointées vers le ciel, découvrant des vulves humides, rasées et brillantes.

Hannah est bâtie comme une athlète professionnelle, les cheveux blonds attachés par un élastique dans la nuque. Là où les filles ont normalement des rondeurs féminines, elle a du muscle. En son for intérieur, elle pense qu’un corps trop bien entraîné révèle surtout une profonde solitude. C’est ainsi qu’elle voyait le sien, en tout cas, avant de devenir soldate, quand elle était toute seule sur sa rampe d’élan trop raide, avec ses gros patins à roulettes rutilants d’un bon demi-kilo à chaque pied. Toute seule, en équilibre sur le bord de la rampe, une seconde avant de sauter de cinq mètres de haut. Seule avec ses ligaments étirés, ses genoux douloureux, ses chevilles tordues, seule aussi avec son triomphe quand la victoire était au rendez-vous.

Ici, ils s’entraînent tous ensemble. Ce ne sont pas des monstres de body-building, mais leurs corps doivent pouvoir supporter les lourdes charges qu’ils traînent lorsqu’ils sont en patrouille. Il faut être capable d’appuyer sur la gâchette et de détaier ensuite, avec quarante kilos sur le dos. Impossible sans avoir régulièrement recours à des haltères et des presses à cuisses.

Viktor est le sergent-chef et le commandant en second de

Schrøder. Il a dans les trente-cinq ans et un passé de travailleur social. Il a aussi œuvré comme entraîneur de CrossFit un peu partout dans le pays, dans des salles de sport qui portent des noms comme la Chaufferie, l’Imprimerie, la Forge ou la Laiterie, des bâtiments en mauvais état, avec des sols en béton non traité et des murs qui s’effritent — ils avaient été blancs, un jour. Viktor a un tatouage au beau milieu de la cage thoracique, un dé à jouer, le six pointé vers le haut. Il sait que le CrossFit est aussi une histoire de sentiments. Ce n’est pas qu’un effort physique qui fait crier, gémir et haleter un homme en train de répéter des exercices difficiles, où chaque muscle du visage est tendu par la concentration et où le pouls bat comme un tambour. Parfois on avance avec une douleur à l’intérieur de soi. Mettre des mots dessus n’aide pas. Au contraire. Pourtant, il faut que ça sorte — dans un cri. Et quand la section pratique le CrossFit, les soldats poussent des gémissements en chœur.

Qu’est-ce que Hannah était allée chercher, en se mêlant ainsi aux soldats? C’est une question qu’elle se pose souvent. Pourquoi s’engager dans les troupes de combat plutôt que dans la communication, par exemple?

Elle s’était rendue à la « journée découverte » organisée pour les jeunes filles par la caserne d’Antvorskov. On leur avait prêté des uniformes trop grands, puis on leur avait demandé de se grimer le visage pour que la peau arbore le même motif camouflage que leurs nouveaux habits — mais ce camouflage-là avait été pensé pour une forêt de hêtres, rien à voir avec le désert de sable d’ici. Elle avait regardé les autres filles. Plusieurs étaient aussi grandes qu’elle, beaucoup, étonnamment, avait-elle songé. Puis elles s’étaient pliées en deux pour entrer et sortir des véhicules de transport de troupes blindés, et, à la fin, on leur avait collé une arme dans les mains. Certaines s’étaient montrées particulièrement maladroites. D’autres s’en étaient saisies de manière parfaitement naturelle. Comme Hannah. Elle avait l’impression que le métal dans ses mains faisait la différence, que sa consistance, d’une compacité mortelle, faisait un contrepoids à son propre

corps et lui donnait un équilibre qu'elle n'avait pas connu depuis longtemps.

Elle avait bien aimé l'entraînement, en particulier les huit derniers mois, quand leurs exercices s'étaient tournés vers un but précis. C'était difficile, mais elle s'était habituée. La discipline était dure, mais, tant qu'elle en comprenait le besoin, elle n'avait rien contre.

Encore aujourd'hui, elle pense souvent au skateur Danny Way quand il a risqué sa vie pour sauter au-dessus de la Muraille de Chine. Elle n'imagine pas seulement la difficulté de l'entraînement par lequel il a dû passer. Elle voit aussi la rampe énorme qu'on a dressée de chaque côté de la muraille. Sans elle, il n'y aurait pas eu de saut. C'est ainsi qu'elle voit l'armée : comme la mégarampe qui doit lui permettre, grâce à un saut d'anthologie, de passer au-dessus de la Muraille de Chine et d'entrer dans une nouvelle existence.

Un instant, Jakob rougit quand Hannah formule son accusation. Il rougit ! Ce gosse n'a-t-il à ce point aucun contrôle sur lui-même ? « C'est pas moi », dit-il, évasivement. Du coin de l'œil, il avise un autre soldat de la section, un garçon maigre avec un long cou et une tête étonnamment petite. « C'était Personnage Secondaire. »

Personnage Secondaire est un sobriquet, bien sûr. Son vrai nom est Andreas, et il est le *nerd* de la section. Personnage Secondaire secoue sa tête d'oiseau, résigné, et ne daigne même pas répondre.

— Trop classe — un sourire se dessine sur la bouche de Hannah. Et vous avez une *happy hour* réservée aux mecs dans le conteneur ? Vous vous branlez tous en rythme, aussi ?

— Ta gueule, Hannah. Vous aussi, les meufs, vous vous mettez les doigts dans la fente.

Mads est le seul qui n'a pas l'air embarrassé.

Årslev crache un jet brun de tabac dans le sable. Il est le patriote régionaliste de la section, rebaptisé du nom de son village de naissance — dont il n'est jamais fatigué de parler, et notamment de sa célèbre brasserie, *Midtfyns Bryghus*. Il est tout particulièrement tombé amoureux de l'une de ses bières,

la *Rough Snuff*, une *skipper ale* transpirante pleine de notes de tabac et d'algues. Årslev est également un grand amateur de tabac à priser. À la suédoise, il coince le morceau de tabac sous sa lèvre supérieure. Et crache fréquemment son jet de salive brunâtre, une expression satisfaite sur le visage.

– Vous vous demandez pourquoi je suis ici — Schrøder les interrompt. J'étais fatigué des jeux de massacre et des psychopathes au crâne rasé. Je voulais faire quelque chose de grand, comme *World of Warcraft* ou *Halo*. Jouer à un jeu qui donne le sentiment de faire partie de quelque chose de plus grand que soi. Vous comprenez ce que je veux dire?

– Oui, bien sûr — Jakob fait à nouveau le fanfaron. En dégommer le plus possible? Trop bien.

Michael enfouit son visage dans ses mains. Le petit frère a encore merdé. Les autres ricanent. Jakob les regarde, ahuri.

– Pas du tout — Schrøder secoue la tête en souriant. Dis-moi, Jakob — crois-tu vraiment que cette mission à laquelle tu participes en ce moment a pour but d'en dégommer le plus possible? C'est cela, Helmand, pour toi? *The Helmand Killing Games*? Tu crois que c'est quoi, ce désert? Une PlayStation? Tu devrais y repenser, je te le dis – tant que je suis ton chef de section en tout cas.

– Ici, on doit aussi faire attention les uns aux autres.

C'est Simon, le secouriste de combat de la section, un type fluet dont les cheveux noirs contrastent avec les yeux bleus. Quand il ne s'est pas rasé depuis quelques jours, un duvet épars germe à la pointe de son menton. Jamais plus.

– Vous pigez? Qui surveille vos arrières à *Call of Duty*? Personne, n'est-ce pas? Vous ne pouvez compter que sur vous-même, mais celui qui ne compte que sur lui-même, ici, il ne rentre pas entier au camp, le soir. Compris? Je sais bien que je dis quelque chose que vous avez déjà entendu des milliers de fois. Mais le plus important, ici, ce n'est pas d'en tuer ou d'en dégommer le plus possible. Non, ici, on fait d'abord attention les uns aux autres. Et puis, nous ne sommes pas là seulement pour nous. Nous sommes là pour les Afghans. Essayez de penser à eux comme s'ils faisaient

partie de la section, comme s'ils étaient vos frères d'armes. Quoi encore ?

– Tu parles de ces soldats afghans désespérés que nous sommes supposés entraîner ?

Michael hausse ses larges épaules avec une expression fatiguée sur le visage. Jakob ricane.

– Non, je parle de la population. Les civils. Les paysans. Les enfants. Les femmes.

– Ça commence à être compliqué, putain !

– Exactement. Mais la vie est compliquée, bordel. Ça ne veut pas dire que tout ça n'est pas formidable. C'est d'autant plus formidable. C'est très bien de considérer votre boulot ici comme un jeu vidéo. Mais souvenez-vous que c'est un jeu qui ne demande pas seulement des bons réflexes. Cela réclame aussi un cerveau et un cœur. *Hearts and Minds* ! Vous pigez ? Voilà, maintenant, on se comprend !

– Tu as été au Groenland, mec ?

Michael lance un coup d'œil à Adam.

– Pas au Groenland, quelque part au Groenland. Dans le nord-est. Là où personne n'habite. C'est pourquoi je n'ai pas été au Groenland. Je suis juste parti me promener sur la glace.

Adam est un autre sergent de la section. Presque deux mètres de haut, avec une crinière raide et châtaine, et une barbe drue d'une couleur plus sombre. Il a passé deux ans au sein de la patrouille Sirius<sup>1</sup> dans le nord-est du Groenland. Il ressemble à un explorateur polaire d'un autre siècle, l'un de ces visages encadrés par une capuche en peau de phoque reproduits sur les couvertures des livres qu'il empile à côté de son lit de camp. Il a quelque chose d'impénétrable, comme s'il portait en lui le silence du désert de glace.

– Si c'était un jeu, ici, tu serais déjà passé au niveau supérieur. Tu serais déjà en train de choisir tes nouveaux pouvoirs : voir dans le noir ou suivre une piste à l'odeur. Améliorer ton arme.

1. Unité d'élite de la marine danoise qui patrouille dans l'est et le nord du Groenland afin de maintenir la souveraineté danoise sur ces immensités inhabitées et gelées.

– Je vois déjà dans le noir, connard, dit Adam, sèchement. T’as jamais entendu parler des lunettes infrarouges? Tu crois que les talibans ont une odeur différente des autres Afghans? Moi pas. Et l’arme? Ce n’est pas ça qui manque, ici.

– Non, il manque juste l’occasion de te servir de celles que tu as.

Michael jette un coup d’œil à Schrøder, comme s’il voulait défier le chef de section.

Schrøder relève le défi.

– Vous n’entendrez jamais ce genre d’ordre de ma part quand vous aurez un taliban en joue. Je ne dirai jamais que vous devez vous imaginer avec un joystick à la main. Ce ne sera jamais quelques pixels sur un écran. Ce que vous réduisez en bouillie, c’est un être humain.

– Oui, oui, dit Michael. Un être humain qui n’a qu’une seule chose en tête : nous tirer dans les couilles.

– Un être humain qui a un père, des frères, des cousins, peut-être même une femme et des fils, toute une liste d’attente pour les repréailles. Flingue un taliban et tu coupes juste l’une des têtes de l’Hydre : trois nouvelles vont pousser à sa place.

– Et c’est quoi, le mieux, en vrai? Travailler dans le jeu vidéo ou dans l’armée?

Jakob retourne à son sujet de conversation favori.

– La différence n’est pas si grande. Dans les deux, on apprend à travailler en équipe. Imaginez-vous le travail de malade qu’il faut pour faire juste une image toute simple sur un écran. Imaginez-vous les mille façons qu’une histoire peut avoir de se développer. On est deux cent cinquante à travailler là-bas, à peine moins que dans ce camp. Il y a des réalisateurs, des dessinateurs, certains se concentrent sur le personnage principal, d’autres sur les personnages secondaires. Certains dessinent les arrière-plans. D’autres sont des spécialistes du mouvement. Est-ce que vous savez combien c’est difficile de faire en sorte qu’un personnage monte naturellement un escalier? Il y a des directeurs de casting, des directeurs d’étude, des directeurs techniques, des directeurs artistiques, et on fait faire plein de choses à l’extérieur. Il y a des boîtes qui ne font rien d’autre



que des halls d'usine, des commissariats de police, des bureaux en bordel, des chaises rembourrées. Et puis, il y a les experts en kinésie. En «mouvements avancés», comme ils disent — bref, c'est Hollywood, tout ça. Et au milieu de ce bordel, il y a nous. Nous sommes les experts, chacun d'entre nous. Deux cent cinquante personnes, ensemble pendant trois ans.

– Ta gueule, putain! Heureusement qu'on ne prend pas le même temps pour se préparer!

Personnage Secondaire soupire comme s'il se rendait soudain compte qu'il était coincé au mauvais endroit.

– Ouais, on n'irait jamais au feu! le coupe Mads.

– Oh merde!

Michael se tourne vers Jakob.

– Quoi encore?

Jakob est assis, la veste antifragmentation sur les genoux, le garrot tourniquet à la main.

– C'est quoi, ce truc?

Il jette un regard autour de lui, comme si, d'une manière ou d'une autre, c'était une question que tous se posaient.

– Tu n'écoutes jamais quand on te parle?

Michael le considère avec résignation. Le nez de Jakob est tout rouge. «Et t'as encore oublié de mettre de la crème solaire, putain!»

Jakob l'ignore.

– Quelqu'un peut m'expliquer l'utilité de cette merde? — il brandit la bande velcro noire avec la petite baguette en plastique.

– Tu es allongé sur le champ de bataille. Tu es touché. Tu saignes. Tu as besoin du garrot tourniquet pour arrêter l'hémorragie. Tu mets la bande velcro autour du bras ou de la jambe, juste au-dessus de la blessure, et tu serres à l'aide de la baguette — Hannah s'est approchée de lui et a placé la bande sur son bras. Comme ça.

Jakob la fixe en souriant.

– Tu sens bon, dit-il.

– Ta gueule et écoute — Hannah donne un tour de baguette supplémentaire.

– Aïe ! dit Jakob, taquin. Pourquoi faut-il que je fasse ça moi-même ? Pourquoi ce n'est pas Hannah qui le fait ?

– Parce que maman n'est pas toujours à côté de toi, dit Mads du ton fatigué qu'il emploie toujours quand il parle à Jakob.

– Parce que, selon toute probabilité, tu as été blessé au beau milieu d'un échange de tirs, dit Simon, patiemment. Tu es au milieu d'un champ de mines, et les balles sifflent à tes oreilles. Si quelqu'un te vient en aide, tu mets sa vie en danger, et d'un coup il y a deux candidats à la mort au lieu d'un. On doit d'abord régler son compte à l'ennemi. Puis Sørensen et Sylvester doivent nettoyer la zone avant que j'y pénètre. Tu peux compter une heure. Dans l'intervalle, tu es donc mort d'une hémorragie parce que tu n'as pas écouté comme il fallait pendant le stage de secourisme.

Schrøder lance un regard à Simon en faisant un geste reconnaissant de la tête.

– J'ai bien peur que tu n'aies besoin de donner à notre cancre un cours supplémentaire de premiers secours.

– Pourquoi ne pas juste lui payer un billet retour ? — Mads, encore une fois.

– Arrête, maintenant.

Michael se tourne vers Mads, l'œil furieux. Le léopard sur ses épaules se tourne avec lui et semble entrouvrir la gueule dans un grognement.

Mads hausse les épaules.

– Raconte-lui au moins la sucette.

– La sucette ? Tu veux parler de la sucette à morphine ? Je l'ai déjà terminée. Je peux en avoir une autre ?

Simon se prend la tête à deux mains.

– C'est pas vrai ! T'es con ou quoi ? Elle est destinée à un putain de situation extrême : toi, tout seul avec les entrailles à l'air, tu peux juste pas bouger tellement ça fait un mal de chien. Tu crois que c'est pour rire ? Alors rigole, je ne t'en donnerai pas une autre !

– Calme-toi. Je l'ai juste un peu léchouillée.

Jakob jette un œil autour de lui.

– On devrait faire un film sur notre expérience ici. On pourrait se filmer, non ?

– Oui, pourquoi pas ! Mais pour cela il faudrait qu'on fasse l'expérience de quelque chose quand même. Qu'il se passe quelque chose !

Mads semble se ranimer à cette idée. C'est d'ailleurs bizarre qu'il soutienne Jakob. Le visage de Jakob s'illumine à nouveau. Sa manœuvre d'évitement est couronnée de succès.

– Ça ne marchera jamais.

Le regard de Jakob, perplexe, passe de l'un à l'autre. Maintenant, c'est Michael qui est soudain contre lui.

Mads se tourne vers Michael.

– Pourquoi faut-il toujours que tu fasses le rabat-joie ?

– À part rester assis sur notre cul, la plupart du temps, on ne tire pas une balle. *Assis sur leur cul!* Un bon titre. Qui aura envie de voir ce film, tu crois ? Le plus grand danger de mort, ici ? L'ennui ! — Michael joint les mains et lève les yeux vers le ciel de Helmand. Cher Dieu, donne-nous un peu d'action, putain ! — il regarde les autres en ricanant. J'ai prié tous les dieux ensemble. Il devrait se passer un truc !

– Je ne prierais pas pour ça si j'étais toi.

Le ton de Schrøder est inhabituellement grave.

Lasse, Nikolaj et Daniel sont les plus belliqueux parmi les hommes de la section. Toujours à crier : « TIC », *Troops In Contact*<sup>1</sup>, en situation d'engager le combat avec l'ennemi. Pour bien montrer leur détermination, ils arborent en travers de leur poitrine leurs couteaux de combat Glock, à lame de seize centimètres, prêts à l'emploi. « Ils ne serviront jamais, dit Viktor avec indulgence. Ce n'est que si les munitions viennent à manquer que l'on en vient au corps à corps, et je vous conseillerais plutôt de frapper tali-bob à la tête avec votre fusil au lieu d'essayer de le peler avec ce genre de couteau à fruit. »

Les va-t-en-guerre se rassemblent autour de Dennis qui n'a de cesse de rappeler qu'il vient d'une famille d'officiers. Non pas qu'il en soit fier, bien au contraire. Depuis des générations, le corps des officiers danois n'est qu'une bande de piss vinaigre capitulards qui feraient mieux de travailler comme gardiens de musée à l'Armurerie de Copenhague.

– Allez sur Google, dit-il, de préférence quand il voit Viktor prêter une oreille. *Le 9 avril 1940 heure par heure*, c'est le nom du site. Les Allemands nous ont envahis à cinq heures du matin. Deux heures plus tard, le gouvernement danois a

1. Expression ou acronyme de l'armée américaine pour une demande urgente de soutien (notamment aérien). En anglais dans le texte original.

capitulé. Voilà toute notre expérience de la guerre depuis cent quarante ans : deux heures. Si tu es américain, ton père a combattu au Vietnam, ton grand-père en Normandie, ton arrière-grand-père dans les tranchées près de Verdun, et ton arrière-arrière-grand-père pendant la guerre de Sécession. Les *marines* américains ont pour devise « *Semper Fidelis* ». À quoi sommes-nous fidèles, nous ? À cent quarante ans de passivité pleurnicharde.

La pensée de son père, major dans un bureau à la caserne de Holstebro<sup>1</sup>, et qui n'a eu pour toute expérience du combat — bien peu héroïque — que celle du gazon ratiboisé à coups de tondeuse électrique, rend Dennis écarlate de colère sous ses épais cheveux blonds coupés en brosse.

– *Descends un taliban pour moi*, il m'a demandé, cet idiot, quand nous nous sommes dit au revoir. Juste après m'avoir supplié de lui montrer combien j'étais rapide pour démonter et remonter mon fusil. Il était là devant moi, debout, les yeux écarquillés, comme s'il y comprenait quelque chose. *Montre-moi combien tu es rapide pour cirer tes chaussures, foutu civil de merde*, je lui ai répondu.

– Maintenant aussi tu devrais penser que tu es capable de tout ce dont tes ancêtres pisse-vinaigre étaient incapables, lui dit Viktor quand Dennis s'en prend aux règles de combat des troupes de l'OTAN qui n'autorisent le feu qu'en cas de légitime défense et jamais sur des ennemis désarmés.

– C'est comme si on allait au combat avec les mains attachées dans le dos, rétorque Dennis. Les paysans sont armés jusqu'au trou du cul, ici. Dès que nous approchons, ils cachent leurs armes. Dès que nous leur tournons le dos, ils les ressortent. Tout le monde sait cela. Je ne suis pas venu pour babysitter des écolières afghanes. Je suis là pour me battre, moi.

– Fais gaffe à ce que tu souhaites. Tu pourrais être exaucé, dit Viktor.

Il a travaillé auprès d'enfants et d'adolescents en difficulté dans des centres de jour, ce qu'il n'hésite jamais à rappeler

1. Nord-ouest de la presqu'île du Jutland.

quand il pense que quelqu'un a besoin d'être remis à sa place. Il le mentionne à chaque mauvais comportement. C'était sa troisième mission en Afghanistan.

– Je viens ici quand j'ai besoin de me changer les idées, pas question d'avoir les mêmes problèmes qu'à la maison.

«Je connais les gars dans ton genre, dit-il à Dennis. Le puceau qui se la raconte. Tu es ici pour voir du sang. Mais tu vas t'effondrer tôt ou tard. Ton père est certainement une merde, je n'en doute pas, mais cela ne te donne pas le droit d'en être une. Tu n'es pas dans l'armée pour jouer au héros. Tu n'es pas ici pour gagner toutes les guerres auxquelles ton arrière-arrière-grand-père et ses descendants n'ont jamais pris part. Tu es dans l'armée pour apprendre à être un type normal. Pour faire ton devoir, prendre les ordres au sérieux, utiliser ta tête autrement que comme un mégaphone pour ta propre connerie.»

– Laisse tomber! ricane Dennis en faisant des clins d'œil en direction de Lasse, Nikolaj et Daniel, qui ricanent et clignent de l'œil en retour. Travailleur social de merde! lâche-t-il quand Viktor s'éloigne.

Dennis est ce qu'on appelle une victime de la mode militaire, ou plus simplement une «pétasse» dans leur jargon à eux. Quand d'autres se connectent sur Internet pour écrire à leur famille ou à leur petite amie, lui passe son temps sur grejfreak.dk et shopusa.com pour trouver de nouveaux équipements. Il possède une lunette de visée Trijicon pour son fusil automatique, des lunettes de protection Oakley, une bandoulière Magpul et des gants Blackhawk avec feuilles de kevlar cousues. Une fois par semaine, il déballe un nouveau paquet et exhibe son trophée livré sur place grâce à Internet. Viktor le surnomme la reine des pétasses.

Dennis lance des modes. Lasse, Nikolaj et Daniel lui empruntent ses nouvelles acquisitions et vont ensuite eux-mêmes sur Internet. Mais ils n'ont pas assez d'argent pour suivre Dennis, qui reste leur leader incontesté quand il s'agit de parader équipé bien comme il faut. Tobias, Jonas, Sebastian, Mathias et Gustav, eux, pratiquent fanatiquement le CrossFit

avec Viktor : ils partagent le sentiment de leur sergent-chef s'agissant de Dennis et de ses suiveurs, qu'ils surnomment avec mépris les « *Gucci boys* ». Dennis rétorque en les traitant de poules mouillées.

Alors que la plupart des hommes de la troisième section attendent de voir avant de prendre éventuellement la décision de rester dans l'armée et de revenir dans la province de Helmand, ces cinq-là, qui se rassemblent autour de Viktor, sont certains d'y avoir trouvé une carrière pour toute la vie. « *In omnia paratus.* » C'est ainsi qu'ils voient leur boulot en tant que soldats. Il ne s'agit pas d'une aventure mais d'un métier qu'il faut exercer avec soin. Lentement, ils s'élèveront dans la hiérarchie militaire où des promotions les attendront, avant de finalement prendre leur retraite.

Le premier ennemi officiellement abattu par la section n'est cependant pas à mettre au compte de Dennis ou à son trio de va-t-en-guerre. Au contraire, c'est le fait d'Adam — Adam le calme, le renfermé. La terreur du nord-est groenlandais ou le conducteur de chiens de traîneaux, comme l'appelle Dennis quand Adam n'est pas là pour l'entendre.

Le premier mois, aller patrouiller à pied le long du fleuve Helmand est devenu leur routine. S'ils vont vers l'est, dans la direction de Gereshk, la ville proche, la zone est globalement sûre. Les locaux sont amicaux avec eux, ou neutres quoi qu'il en soit. Le fleuve coule lentement, la surface lisse et brillante, bleu-blanc comme le ciel au-dessus d'eux. C'est une marée basse permanente, les berges grises brûlées et fissurées par la sécheresse de l'été.

S'ils vont vers l'ouest, ils se précipitent à coup sûr dans une embuscade. Ils le vivent comme un rituel. L'embuscade va venir, ils ne savent juste pas de quel côté. Ils appellent cela justifier le salaire des tali-bobs. Alors, ils arrosent les qalats, les buissons et les haies poussiéreuses, et imaginent qu'ils ont tué quelque chose. Il n'y a jamais aucune preuve de leur efficacité. Ils ignorent si leurs balles ont été arrêtées par un mur, si elles ont fini dans le tronc d'un peuplier ou si elles ont traversé un corps humain : les talibans ramassent toujours leurs morts.

Il n'est arrivé qu'une seule fois qu'ils soient pris dans une fusillade en allant vers l'est. Pas une embuscade bien organisée, juste des tirs épars, difficile d'en localiser l'origine. Toute la section saute dans le fossé le plus proche. Pendant un moment, il ne se passe plus rien. Puis, on entend encore quelques coups de feu, et Simon jure qu'il a vu des éclairs venir du qalat voisin. Comme on peut se rapprocher du qalat tout en restant parfaitement à couvert, ils décident de le prendre d'assaut. Ils courent, cassés en deux, le long du mur de terre crue qui entoure le qalat et placent un explosif.

«Respiration tactique», ordonne Schröder. Tous les regards sont concentrés pendant qu'ils remplissent leurs poumons d'oxygène et comptent jusqu'à quatre. Ils retiennent leur respiration et recommencent. Sauter à travers un trou dans un mur peut être une expérience assez effrayante quand on ignore si un feu nourri est au rendez-vous de l'autre côté. Ils sont entrés dans une Zone Jaune. Maintenant, ils sont prêts.

Plusieurs d'entre eux sont agenouillés et se bouchent les oreilles. L'explosion retentit, il pleut des morceaux d'argile et des petits cailloux. Ils sont à l'intérieur. Ils ne rencontrent aucune résistance.

Les nombreuses pièces disposées tout autour de la première cour de ferme sont pleines de femmes et d'enfants qui se serrent contre les murs en se dissimulant le visage. Dans l'une des cours intérieures, un groupe d'hommes lève les bras au ciel. Lasse et Nikolaj leur ordonnent à coups de crosse de se mettre à genoux. Mathias et Dennis fouillent la paille dans les granges. Ils ne trouvent aucune arme. Cela sent un mélange de vache et de TNT après une explosion — surtout de TNT. L'air est saturé de poussière. Ils ont chaussé leurs lunettes de protection.

Sous les burqas, des guerriers se dissimulent facilement. C'est monnaie courante. Un paysan peut cacher tout un arsenal sous une longue robe. Ils ont pour instruction d'observer l'amplitude des foulées. Si elle est longue, déterminée, il s'agit probablement d'un soldat. Mais on ne tire pas sur un homme à cause de la longueur de ses foulées. Ces salauds sont sournois.



– On ne peut pas tous les regrouper et les fouiller au corps, l'un après l'autre, dit Schröder. S'ils n'étaient pas talibans avant, ils vont le devenir à tous les coups si l'on fouille leurs femmes.

Quelque chose cloche. Ils se rassemblent.

– Il reste une cour, dit Michael.

En tant qu'éclaireur, ou « balayeur » dans leur jargon, Sørensen ouvre la voie avec son détecteur de métaux multicapteurs Minehound. Deux portes en bois peintes en vert se font face. La cour fait cinq-six mètres de côté. À coups de pied, ils ouvrent la première porte. La charnière supérieure fume et le battant oscille. Ils entrent. Rien. La seconde porte, maintenant. Adam et Aske pénètrent dans la pièce, leur fusil automatique pointé vers l'avant. Un coup de feu retentit à l'intérieur — Aske réapparaît en chancelant par la porte ouverte. Il a lâché son fusil et, le visage crispé, il se tient le haut du bras droit. Il a pâli sous les cheveux blonds qui s'échappent du casque en kevlar. Sa bouche reste ouverte comme s'il avait besoin d'air supplémentaire. Pendant un instant, il tangué. Puis il s'appuie au mur blanchi à la chaux, avant de se laisser glisser par terre.

– Aïe, dit-il bêtement — comme si la cause de sa douleur tenait au contact soudain de ses fesses avec la terre. Son regard est lointain.

Simon se précipite vers lui avec la trousse de premiers secours. Furieux, Schröder hurle à Adam de sortir du bâtiment pour pouvoir balancer quelques grenades, avant de revenir et de tout nettoyer. Ils fixent la porte ouverte. Des salves de coups de feu retentissent. Le bruit est étouffé par les murs épais en terre crue.

– Adam, Adam! — Merde!

Ils sont paralysés. Leur camarade est à l'intérieur. S'ils sont malins, les barbus vont le prendre en otage — s'il est encore en vie. Une silhouette d'homme dans l'embrasure de la porte ne voudrait rien dire du tout. Ça pourrait être Adam avec un couteau sous la gorge.

Puis on entend une voix depuis l'intérieur. « Je l'ai eu — je

l'ai eu, quoi.» Ce n'est pas un cri de victoire. Il n'y a aucun triomphalisme dans la voix d'Adam. On y perçoit quelque chose comme de l'épuisement. De la perplexité, aussi. Un grand bruit de crachat leur parvient, puis un gémissement. Ils se dévisagent. Est-il blessé?

– Sors de là! Maintenant! crie Schrøder.

Adam apparaît dans l'embrasement de la porte. Il s'appuie d'un bras contre le mur. Sous la veste antifragementation, le haut de son corps frissonne. La main qui tient le fusil, elle, tremble de manière incontrôlée. Ses genoux se rapprochent l'un de l'autre. Il a une tache sombre à l'entrejambe. Est-il touché? Il fait quelques pas et manque de trébucher sur les jambes repliées d'Aske, toujours allongé par terre. Puis il s'assoit d'un coup.

– Je l'ai eu, quoi, dit-il encore une fois, avec le même ton perplexe.

Il pose son fusil à côté de lui. Simon lui lance un regard inquisiteur. Adam fait un geste vague de la main. Celle-ci tremble toujours.

– Je ne suis pas blessé. Je me suis juste pissé dessus.

Il sourit faiblement. Sa veste antifragementation est foutue, par ailleurs, mais il ne s'en rend pas compte.

– Ta respiration, dit Schrøder.

Adam obéit. Il ferme les yeux et vide ses poumons avant de les remplir à nouveau. Quelque chose change en lui. L'excitation retombe. Ses mains s'arrêtent de trembler.

Viktor demande un hélicoptère. Il faut évacuer Aske. Sørensen et Sylvester passent par les trous qu'ils ont faits dans le mur pour sécuriser un terrain d'atterrissage dans les champs avec leur détecteur Minehound. Viktor ordonne à Mathias et à Dennis de préparer une civière. Il dévisage Dennis, naguère tellement avide d'en découdre : il a enfin eu sa première escar-mouche.

– Alors? demande-t-il. Tu t'amuses?

Aske se remet difficilement sur ses jambes.

– Je n'ai pas besoin de ça, dit-il. Je peux marcher tout seul. Simon lui donne le bras pour le soutenir.

– Je veux deux hommes pour vérifier l'intérieur, ordonne Schrøder, qui regarde Adam comme s'il doutait de ses capacités d'analyse. Tu es sûr qu'il n'y avait qu'un taliban ?

Il se tourne vers Hannah et Personnage Secondaire.

– Terminez le travail. Et soyez prudents. Il vaut mieux tirer une fois de trop que le contraire.

Personnage Secondaire a sa caméra vidéo collée contre son œil. Il filme Adam, puis la porte ouverte.

– Tu ne vois pas que je suis occupé ? dit-il à Schrøder.

– Je n'ai même pas entendu. Tu te crois où, bordel, Andreas ? Au lycée ? Dans une école de cinéma ?

Ils ont eu une longue discussion sur le besoin de Personnage Secondaire de filmer tout ce qui se passe en mission. Leurs casques sont tous équipés de caméras GoPro. Mais Andreas pense que cela ne suffit pas. Schrøder a hésité avant de lui donner l'autorisation d'emporter son propre caméscope Handycam. À présent, le chef de section semble le regretter. Il montre la porte du doigt, Hannah l'attend déjà.

– Bouge ton cul ! Maintenant !

Personnage Secondaire range la caméra dans son sac. De mauvais gré, il rejoint Hannah.

– À l'intérieur, vous deux !

Ils passent rapidement la porte. De nouvelles salves de coups de feu retentissent. Un instant après, ils ressortent.

– Il ne nous restait pas grand-chose à faire. On voulait juste être sûrs. Beau travail !

Hannah lève un pouce louangeur en direction d'Adam. Adam ne réagit pas. Il a remarqué le vomi qui macule sa veste antifragmentation.

– Je pue, dit-il.

Lasse, Nikolaj et Daniel, les trois va-t-en-guerre, l'observent. Il y a de l'envie dans leurs yeux. Mais aussi un peu de mépris. Ils se regardent comme pour se dire qu'ils auraient géré tout cela de manière plus élégante. Le conducteur de chiens de traîneaux, la terreur du nord-est du Groenland, s'est vomi dessus !

Daniel lui tend une bouteille d'eau. Adam la prend avec

reconnaissance et se rince la bouche avant de la vider sur les restes de vomis et de frotter.

Troels et Clement tirent le cadavre ennemi à l'extérieur, les pieds devant, et déposent le mort au milieu de la cour. Enfin, ils peuvent voir leur ennemi de plus près. C'est la première fois que la section a une preuve qu'ils ont abattu quelqu'un. Un minidrone est apparu. Lasse et Mads miment un V avec leurs doigts. Au camp, des hommes exultent devant leurs écrans.

– Regardez ce que j'ai trouvé — Schrøder porte un lance-roquettes sur son épaule. Et dans la main, un sac poussiéreux qu'il brandit. Vous n'allez pas y croire!

Ils fixent le sac, un petit sac à dos rectangulaire avec des poignées sur le dessus. Un écusson en cuir sur lequel on reconnaît un renard assis avec une queue touffue.

– Qu'est-ce qu'il a de spécial? demande Hannah.

– Tu ne vois pas? C'est un Fjällräven<sup>1</sup>, le sac à dos le plus vendu au Danemark!

Un Fjällräven? Les talibans ont des Fjällräven? Ils restent bouche bée.

Schrøder va jusqu'au cadavre: «Rapprochez-vous!» Il dénoue le turban. Les cheveux sont châtain clair, comme la barbe mince qui couvre les joues creuses. Enfoncés dans leurs orbites, les yeux sont gris-vert. Les lèvres sont retroussées dans une grimace qui dévoile les gencives et déforme le visage du mort. Il y a quelque chose d'indéniablement européen dans ses traits, cependant.

– Vous feriez mieux de vous y habituer — Schrøder leur montre le cadavre. Certains d'entre eux nous ressemblent vraiment beaucoup.

Il faut ramener le mort au camp, d'où il sera livré à l'armée afghane.

Adam s'est mis debout. Il se penche au-dessus du corps.

– Il pourrait tout aussi bien être danois, lâche-t-il.

1. Célèbre marque suédoise de vêtements et de randonnée. «Fjällräven» désigne en suédois un petit prédateur commun du nord de la Suède, le renard arctique.

Il ne sait pas pourquoi il dit cela. Il a envie d'attraper le mort aux épaules et de le secouer pour le ramener à la vie : « Qu'est-ce que tu fous ? Réveille-toi ! »

Il vient de tuer un être humain. C'est eux ou nous, lui ou moi, un grand classique dans n'importe quel manuel militaire. Il a juste fait ce qu'il devait faire. Il s'est défendu et a désarmé un ennemi. En plein dans le mille, le premier mort officiel de la section. Cela devrait être un grand moment. Et cet idiot qui ressemble à un Danois !

Ils entendent le vacarme d'un double rotor qui donne de grands coups de pale dans l'air. Un hélicoptère Chinook approche. Il va se poser dans le champ, à l'extérieur du qalat.

– Le barbu avait un putain de Fjällräven, dit Adam.

Le taliban mort avec son sac à dos continue à hanter les pensées d'Adam. Il n'en parle jamais. Il est là, comme un point d'interrogation récalcitrant. Mais Adam n'a aucune idée de la question qui le précède. C'est ce maudit sac à dos. Ce sont les yeux gris-vert, la peau claire, les cheveux. Pourquoi diable ne pouvait-il pas avoir les cheveux noirs et un coussin de barbe épaisse? Pourquoi cet idiot ne pouvait-il pas juste ressembler à l'ennemi?

Jusqu'à cet instant où le fusil s'est bruyamment déchargé et où l'enturbanné s'est retrouvé collé au mur avec une grande fleur rouge sur sa robe brodée, ils ne se connaissaient pas. Maintenant, ils sont étroitement liés. Comme on peut l'être à un homme dont on a pris la vie et dont on a vu le visage. Pourquoi était-il là, à le fixer? Il devrait y avoir une règle pour les soldats au combat: ne jamais regarder le visage de ton ennemi quand tu viens de l'abattre. Celui-ci ne devrait pas avoir d'autre nom, d'autre identité, que ceux contenus dans ce seul mot: l'«ennemi». C'est le seul dictionnaire dont tu as besoin quand tu fais la guerre, un dictionnaire qui tient en un mot.

Adam est assailli par sa mauvaise conscience, en noir et blanc, dont la seule fin est de tout simplifier. Qu'est-ce que sa conscience sait de la guerre? Rien. C'est son premier mort, mais il espère secrètement que ce sera aussi le dernier.

Il a vomi quand il a abattu l'Afghan. C'était à lui de le faire. Aske était loin d'appuyer sur la gâchette quand le taliban a tiré. C'est probablement normal de vomir, la première fois, quand on est aussi proche de son ennemi comme dans cette pièce exigüe. Au combat, toutes les réactions sont possibles. Ils ont appris cela. Un quart d'entre eux se chient dessus quand ils sont en danger de mort. Personne ne s'est chié dessus au qalat. Sauf le mort. Il a renoncé à toutes ses inhibitions, lui. Quand tu meurs, tu pisses, tu chies, tout fout le camp. Le corps se vide, le bail est résilié, ses vrais propriétaires, les vers, s'apprêtent à emménager.

Deux versions de cette histoire sont susceptibles d'être racontées de retour au camp. Les caméras des casques ont fonctionné tout du long, et, avant de déposer les images sur le serveur de la Défense, ils les téléchargent sur leurs portables. Puis ils les rassemblent, et Andreas en fait un montage sur son Mac. Dans la première version de cette histoire, ils se font un chemin à coups d'explosions dans le qalat, traversent les petites cours fermées, défoncent des portes — et, soudain, des coups de feu. Aske ressort, une blessure à l'épaule. Puis Adam. Un taliban mort est traîné au centre de la cour. Ils font le signe de la victoire. Épaule contre épaule, exhibant leurs trophées, un lance-roquettes, une kalachnikov. L'hélicoptère arrive. Un jour dans la guerre.

La seconde version de l'histoire provient de la Handycam de Personnage Secondaire: ils se font un chemin à coups d'explosions dans le qalat, traversent les petites cours fermées, défoncent des portes. On entend une salve de coups de feu, Aske ressort, la veste antifragmentation ouverte, une main qui agrippe le haut de sa manche d'uniforme, de la peau nue, du sang qui sort d'une plaie noire, une bande de gaze qui la recouvre et se teinte abondamment de rouge, une figure pâle aux traits tirés, puis une malheureuse tentative de sourire. Ensuite, focus sur une veste antifragmentation couverte de vomi, comme un camouflage supplémentaire, une foulée humide, un corps rachitique qu'on traîne par la porte. La caméra zoome sur le visage du mort, la peau claire, les cheveux

châtains, les yeux gris-vert qui ne voient plus rien, une barbe mince. Puis, un Fjällräven qui n'a plus de propriétaire, au milieu de la cour, l'écusson sur le sac à dos, un renard assis à la queue touffue. Le visage, encore une fois, la caméra qui glisse sur le corps, le mort est allongé avec les bras au-dessus de la tête, sa robe blanche et poussiéreuse est maculée de sang, encore une fois le visage, puis le corps à nouveau, comme si la caméra était soudain prise de frénésie, à moins qu'il ne s'agisse d'étonnement.

L'aumônier militaire, Lukas Møller, dit que l'héroïsme est la victoire éclatante de l'âme sur la chair. C'est de cela que parle la première histoire. La seconde parle du contraire : un pansement imbibé de sang, du vomi, un pantalon trempé d'urine, un corps sans vie. Le triomphe de la chair sur l'âme. La guerre, ce sont les deux versions de cette histoire.

Un jour dans la guerre. La première histoire, Adam ne la regarde qu'une fois.

La seconde, il la voit plusieurs fois. Il reste assis en silence devant son portable chaque fois qu'il a fini de la visionner. Un jour dans la guerre. Oui, mais quelle guerre ?

Et puis, il relance le film, encore une fois.



Le commandant en chef danois, Ove Steffensen, n'a rien *a priori* d'un meneur d'hommes. «*Holdets battlegroup chef*<sup>1</sup>», comme il se nomme lui-même, dans un mélange d'anglais et de danois qui reflète parfaitement la composition du camp. Il n'a aucun charisme ni désir. Steffensen est un homme trapu avec des lunettes d'écaille brune, un front large partiellement recouvert par une mèche de cheveux, et une moustache taillée qui s'épanouit entre un nez pointu et une petite bouche aux lèvres sanguines, charnues et toujours un peu humides. Les trouffions disent en ricanant qu'elle ressemble à une bouche de bébé. Contrairement au général Stanley McChrystal qui commande le camp, il ne peut pas se contenter d'un repas par jour et ne court pas dix kilomètres tous les matins. Il ne voit ses soldats qu'en de rares occasions. Il entre et sort du quartier général, il traverse la place d'armes bétonnée toujours entouré de sa petite suite de courtisanes. Il répète très souvent le conseil qu'on lui a donné, toujours sur un ton humoristique, que l'on doit se tenir à distance de ses sous-officiers : ils sont imprévisibles et abusent de leur pouvoir. Mais Steffensen, lui, n'abuse pas de son pouvoir. Il le cache.

1. «*Holdet*» en danois et «*battlegroup*» en anglais signifient en effet plus ou moins la même chose dans ce contexte...

Steffensen ne va pas à la cantine. Il se fait porter son repas. C'est son commandant en second qui le remplace et qui parle quand il faut parler. Il n'y a qu'en cas de visite officielle d'un ministre ou d'une délégation d'hommes politiques que Steffensen se montre. En bon représentant de commerce, il fait faire le tour du camp à ses invités, il montre du doigt, il explique, avant de disparaître avec eux pour un déjeuner au quartier général. Ils font l'éloge du repas et on leur explique que les soldats mangent le même. À ce moment-là, on les briefe aussi sur la situation. Steffensen dit lui-même quelques mots, puis son second, et enfin une petite troupe d'officiers et de policiers danois, qui servent de conseillers auprès des forces locales. Le mot progrès est un élément de langage obligatoire.

Les conversations se déroulent sous la surveillance de Steffensen et de l'ambassadeur danois, Kai Carstensen, toujours suivi d'un grand nombre d'invités depuis Kaboul. Le distingué ambassadeur aux tempes grises a une drôle de manière d'esquiver, si l'un des conseillers, d'un ton frustré, s'étend sur des problèmes. « C'est dans la culture afghane », dit l'ambassadeur en lançant un regard averti aux politiques — qui lui rendent aussitôt le même regard averti.

La visite se termine toujours par une photo, les politiques entourés par des hommes du rang souriants et optimistes, hommes-sandwichs de circonstance pour des marques danoises, aux cheveux blonds qui deviennent presque blancs sous le soleil du désert. Puis, les invités sont reconduits à l'hélicoptère qui les attend. Un peu plus tard dans la journée, ils décollent de Kaboul et volent vers Dubaï; ils n'ont pas passé vingt-quatre heures en Afghanistan.

En parallèle de son travail à la caserne de Almegård, Steffensen a siégé pendant des années au conseil municipal de l'île de Bornholm<sup>1</sup>, élu sur la liste du parti libéral danois, anciennement majoritaire, désormais le second en nombre d'élus de l'île. Après seize ans de vie politique locale, Ove

1. Île la plus orientale du Danemark, au milieu de la mer Baltique, située entre la Suède et l'Allemagne.

Steffensen est fier de savoir jouer à ce jeu-là. Car dans l'ennuyeuse salle de réunion au sol recouvert d'un tapis aiguilleté, aux chaises inconfortables, aux tables peintes et aux fenêtres thermos donnant sur des pavillons et de vastes parkings remplis de voitures, il a appris quelque chose d'essentiel : il est toujours possible de plaider qu'on corrigera tout après coup, et qu'aucun principe n'est en soi intangible. Et c'est fort de cette expérience qu'il est parti en Afghanistan. Le colonel Steffensen est venu dans le désert pour faire en sorte que *ça roule*.

La dernière chose à faire, il en est persuadé, c'est de se montrer arrogant, l'arme à la main. Quand il s'agit de combattre, il est indéniablement le plus grand chef de guerre de la région, certes. Mais il ne fait pas toujours comme ça lui chante. Il peut bombarder et pilonner tout Gereshk, le chef-lieu de district, s'il le veut. Les Britanniques l'ont fait à Musa Quala et à Sangin. Les centres des deux villes ne sont plus rien que des amas de ruines, et les soldats ont peint à la bombe « *Welcome to Hell-mand!* » sur les murs qui tiennent encore debout.

Steffensen est plus intelligent que cela. Il sait que le pouvoir n'est pas dans les armes, dans rien de ce qui fait que cette zone est une zone de guerre. Quand il a découvert que le mot pachto pour ennemi, « *tuburgunay* », dérivait du mot « cousin », « *tubur* », il a compris que l'hostilité prospérait dans les familles et par les familles. À l'inverse, il a aussi compris qu'il suffisait d'un rien pour que l'ennemi devienne un membre de la famille, l'étranger, un ami. Autrement dit, il a découvert qu'il y avait de la place pour des manœuvres politiques.

Et c'est à ce moment que lui, Steffensen, entre en scène. Car tout ici tient à des alliances, des discussions, des tractations, et cela peut être avec n'importe qui.

Même avec lui, le seigneur de guerre venu du Danemark.

C'est un jeu qu'il connaît bien depuis ses années au conseil municipal de Bornholm.

Naib Atmar vient tout le temps rendre visite à Ove Steffensen pieds nus. Sur le sol, ses pas légers ressemblent à une danse. Sa barbe frisée, sauvage, contraste avec son visage étroit

et ses paupières lourdes qui lui donnent un air raffiné, aristocratique.

Quelques mois plus tôt, Naib Atmar a exposé les troupes danoises à un bombardement de nuit au mortier, même si personne n'a finalement été blessé. Cet acte hostile ne fait pas d'Atmar un interlocuteur évident. Mais le commandant en chef danois considère que le bombardement est correct. Ce n'est pas l'ouverture d'un nouveau front, mais plutôt une occasion de discuter. Il invite les Afghans à une rencontre, et, quand Atmar se montre, il sait que son calcul est le bon.

Sous un commandement britannique précédent, à la suite d'une négociation douteuse, les membres de la milice en haillons d'Atmar, mal armés et anesthésiés à l'opium, occupaient huit checkpoints placés tout autour du camp. Cette armée en guenilles faisait semblant de les défendre. Pour cet évident numéro de dupes, Atmar recevait un salaire mensuel astronomique en dollars américains. Le prédécesseur de Steffensen, un colonel très droit dans ses bottes, venu de la caserne de Holstebro, avait reçu le commandement des mains des Britanniques. Il avait été tellement choqué par l'arrangement conclu avec Atmar qu'il avait rompu le contrat, puis ordonné aux hommes d'Atmar de quitter les huit checkpoints. C'est après que les bombardements de nuit au mortier avaient commencé.

Steffensen a immédiatement proposé à Atmar de reprendre ses paiements mensuels malencontreusement interrompus. La pluie de mortier s'est arrêtée la nuit suivante.

Les choses sont aussi simples que cela, parfois.

Tous les problèmes ne se règlent pas sur le champ de bataille. Ceux qui restent quand les armes se sont tuées peuvent l'être à la table des négociations.

Atmar adore enseigner à son partenaire danois l'histoire de la province de Helmand. Si ce paysage désertique et sans fin a une histoire, elle n'est que militaire, explique le seigneur de guerre. Les armées ont d'abord trépillé dans un sens, puis dans l'autre — et pas depuis cent ans, mais depuis des milliers d'années. Des armées qui ne voulaient rien d'autre que triompher. « Nous sommes seulement sur leur chemin. C'est

notre destin. Nous sommes ceux qui sont en travers du plan des autres.»

Steffensen est enclin à lui donner raison. Les livres qu'il a lus sur l'histoire de l'Afghanistan disent la même chose. Ces étendues stériles ont connu plus d'invasions que n'importe quel autre endroit sur Terre. Chaque fois, il répond avec les mêmes mots rassurants : «Vous n'êtes pas sur notre chemin. Nous ne sommes pas venus pour la conquête, mais pour vous offrir une existence meilleure.»

Naib Atmar acquiesce et sourit.

– Je te crois. Tu n'es pas comme les autres.

Steffensen et Atmar se rencontrent souvent. Dans ce but, Atmar a fait construire une petite maison en argile juste devant la grande porte du camp. Elle est à moitié enterrée, de sorte qu'elle peut fonctionner comme un abri si besoin est. Atmar y donne audience. La maison est sur le chemin du quartier général de Steffensen, mais elle appartient à Atmar. Le chef de guerre danois se rend chez son homologue afghan. C'est un signe de respect.

Dans la maisonnette de Naib Atmar, Ove Steffensen reçoit ce qu'il appelle, avec un ton ironique, sa première leçon en diplomatie afghane. Il apprend ainsi à quel moment il doit ajouter le suffixe «-jan» qui signifie «ami». C'est important qu'il comprenne qu'en réalité il n'a pour l'instant que le simple statut d'*ashna*, «une connaissance», qui peut être amie ou ennemie, ou tout simplement un partenaire à la table des négociations. Mais le suffixe «-jan» va fluidifier tout cela.

Atmar est jan. Naib-jan.

– Naib-jan, commence Ove-jan. Nous avons un problème.

Le ministère de la Défense a attiré l'attention de Steffensen sur une divergence de vues concernant l'accord qu'il a passé avec Atmar. Ce n'est pas l'arrangement en lui-même dont le ministère n'est pas satisfait. Ils ne peuvent qu'applaudir au fait que les soldats danois n'aient pas le sommeil troublé par des obus de mortier. C'est la forme du paiement qui les pré-occupe. Quelqu'un pourrait trouver étrange que l'argent des contribuables danois finisse dans les poches d'un seigneur de

guerre afghan. La mission du colonel Ove Steffensen est de trouver une autre solution pour le même résultat, à savoir que la pluie nocturne d'obus ne reprenne pas.

Le repas est devenu une partie importante du rituel. Atmar sert du kebab sur une broche si grande qu'on pourrait empaler un homme avec. Il y a du pain naan cuit dans un four de terre. Steffensen a appris à utiliser le pain à la place du couteau et de la fourchette. Avec un morceau de pain coincé entre les doigts, il enlève la viande de la broche et la porte à sa bouche. Ses doigts deviennent de plus en plus gras au fur et à mesure, mais il s'en débrouille. Atmar a installé une télévision qui est toujours allumée mais dont le son est coupé. Sur l'écran, un feuilleton indien. Des femmes opulentes montrent leurs décolletés qui, par égard pour les téléspectateurs afghans, sont floutés, tout comme les visages. Afin également d'éviter d'avoir à juger d'une éventuelle transgression morale au bulletin d'informations suivant.

La contribution de Steffensen à la soirée est le dessert, de la glace avec des pépites de chocolat qu'il a rapportée de la cantine dans une glacière. La glace à la vanille avec des morceaux de chocolat est le plat préféré du seigneur de guerre. Il enfourne goulûment dans sa bouche de grandes cuillerées de glace, qui dégoutte, blanche et brune, dans sa barbe noire. De manière peu ragoûtante, il nettoie cette dernière avec ses doigts après l'avoir tout d'abord essuyée dans les plis de sa robe brodée.

Roshaan, l'interprète, est assis à côté de Steffensen. On ne lui sert jamais rien. Pas même une tasse de thé. Aux yeux du seigneur de guerre, il est de toute évidence une espèce de serviteur qui utilise sa langue, pas ses mains.

Dans ce pays anarchique, chaque accord est, conformément à sa nature, peu solennel. Il s'agit avant tout de confiance et de bénéfices mutuels. Mais aussi, très prosaïquement et de manière pas du tout sentimentale, d'un jugement qu'on exprime sur les forces et les faiblesses de l'interlocuteur. Car personne n'est seulement fort ou faible. Tous les êtres humains sont une combinaison de forces et de faiblesses, et c'est pourquoi leurs destins sont inextricablement liés les uns aux

autres. Steffensen considère ainsi Naib Atmar comme un être humain avec lequel il doit partager un moment son destin.

– Nous sommes ici pour soutenir le gouvernement élu de l’Afghanistan, dit Ove-jan. Nous sommes ici pour construire une démocratie.

S’il est important pour Ove-jan de qualifier l’Afghanistan de démocratie, c’est «okay» pour Atmar. De fait, l’exercice est d’abord rhétorique, ce à quoi les deux hommes trouvent une forme de plaisir.

– Oui, renchérit le seigneur de guerre, nous soutenons tous la démocratie ici, en Afghanistan. La démocratie est le meilleur système de gouvernement.

Roshaan, en bon professionnel, traduit les paroles d’Atmar avec une expression neutre sur le visage. Roshaan a dit une fois à Steffensen que, si les talibans l’emportaient, il était fini. Il représente l’Afghanistan moderne : un homme grand, maigre, glabre, habillé en jean, T-shirt et veste en cuir. Roshaan n’a pas abandonné ses études, mais, sans famille pour le soutenir, il a dû mettre celles-ci en pause. C’est pourquoi il est ici, comme interprète. Il désigne toujours Naib en disant «cet homme», un peu comme s’il voulait, lui qui étudiait l’économie à l’université de Kaboul, instaurer une distance avec ce seigneur de guerre de la province la plus sanguinaire d’Afghanistan. Peut-être même le regarder de haut.

Il a une femme, qu’il a lui-même choisie, et deux enfants. Lui comme elle, ils ont tous les deux perdu leurs parents pendant l’occupation russe. Dans un monde où les familles comptent une bonne vingtaine de membres qui habitent ensemble sous le même toit, dans des maisons ceintes de murs de défense, ils sont vraiment seuls.

– Nous avons un problème, insiste Steffensen. Dans une démocratie, il y a une armée, et il n’y a que ses soldats qui ont le droit de porter des armes. C’est eux qui garantissent la sécurité de la nation. En Afghanistan, il y a beaucoup d’armées privées et d’hommes armés qui n’obéissent pas à l’État. C’est le contraire de la loi et de l’ordre. C’est le chaos. En tout cas, aux yeux de la démocratie.

Il jette un coup d'œil à Roshaan en disant cela. Car il perçoit que l'interprète considère le seigneur de guerre comme un cul-terreux avec beaucoup trop de pouvoir. Un gouffre sépare Roshaan de la population paysanne locale, qui est peut-être bien aussi grand que celui qui sépare cette dernière des soldats danois. Son rêve de vie est en jeu dans cette guerre, et, chez les fermiers du coin, il voit une tiédeur et une réticence, une tendance régressive à s'accrocher fermement à ce qu'ils connaissent, quand bien même tout ce qu'ils connaissent est incroyablement misérable.

Oui, Roshaan a compris le sens de la présence des soldats danois. C'est pour lui qu'ils se battent. Pour cette raison, l'interprète est un homme sur lequel on peut compter.

Naib-jan observe le commandant en chef danois avec inquiétude.

— Ove-jan, dit-il, pressant, je suis un homme bon. Sans mes hommes... — il laisse sa main couper l'air dans un grand geste — ... il n'y a pas de loi ni d'ordre. Nous protégeons les soldats danois. Nous protégeons les Afghans. Nous sommes les amis de la démocratie.

Roshaan traduit rapidement et facilement. Il ne regarde pas Steffensen pendant qu'il parle.

Atmar se redresse. Il reste une goutte de chocolat dans sa barbe, qui lui a échappée. Il fixe Steffensen intensément.

— Ove-jan. Est-ce que je suis ton ennemi, désormais? Souviens-toi de quelque chose — il serre le poing et lève son index dans un geste didactique mais aussi, pour une fois, menaçant. Je peux être un formidable ennemi. Je connais le terrain, je connais les gens d'ici, ils sont tous de mon côté. Sans moi, tu ne t'en sortiras pas. Avec moi, tu atteindras ton but.

— Je sais cela, Naib-jan, crois-moi. J'ai vu ta force. Notre amitié est indestructible.

C'est très simple, poursuit Steffensen. L'arrangement va continuer. Nous ne pouvons juste pas te mentionner en tant que seigneur de guerre. Est-ce que tu connais quelque chose à la Renaissance italienne?»



Naib-jan acquiesce. Il n'en sait rien du tout. Il sait seulement que c'est important de ne pas perdre la face.

– Alors, tu sais aussi comment ils ont mené leurs guerres ?

– Oui, bien sûr. Exactement comme nous.

Steffensen s'interrompt. Naib-jan saurait-il tout de même quelque chose ? Parce que c'est exactement ce que Steffensen veut dire. Il y a un parallèle entre la conduite de la guerre pendant la Renaissance italienne et la méthode afghane.

Steffensen est convaincu que la Renaissance italienne est le sommet de l'histoire militaire de la guerre. Quand les armées marchaient dans un sens puis dans l'autre sur la péninsule toujours inquiète — de bataille spectaculaire en bataille spectaculaire. Des dizaines de milliers d'hommes vêtus de costumes somptueux tapant à bras raccourcis les uns sur les autres. Mais pour une raison qui n'a jamais été entièrement analysée, les pertes étaient singulièrement faibles. Quelques centaines de soldats tout au plus, lorsque la bataille était terminée et que les troupes se retiraient. Si les uns remportaient la victoire, les autres étaient victimes d'une défaite qui ne tenait finalement qu'aux apparences quand on y regardait d'un peu plus près.

– T'es-tu demandé pourquoi les pertes étaient aussi faibles à cette époque ?

Naib-jan reste dans l'expectative. Le premier instinct de Steffensen était juste. Le seigneur de guerre ne sait rien du tout. Mais il faut instruire sans en avoir l'air, comme si c'était de cela qu'il s'agissait.

– Comme tu l'as certainement déjà deviné, la raison en est que toutes les armées étaient des entreprises privées, et leurs généraux n'étaient rien d'autre que des chefs d'entreprises — dont le but principal n'était pas de remporter des victoires mais de soutenir le moral de leur personnel. S'ils avaient perdu beaucoup de soldats sur le champ de bataille, cela aurait été difficile d'en recruter de nouveaux et ils auraient rapidement vu la fin de leurs guerres à la tête d'une armée sans hommes. Les soldats formulaient également des exigences à propos de leur lieu de travail, du champ de bataille. Ils ne voulaient pas se battre l'hiver, quand il faisait froid, par exemple.

– Nous ne le voulons pas non plus, confirme Naib-jan avec un signe de la tête.

– Et quand il pleuvait, ils réclamaient aussi de rester à la maison pour ne pas s'enrhumer.

– Comme nous — Naib-jan opine encore.

Steffensen sourit. Il a sa propre opinion sur la conduite de la guerre pendant la Renaissance italienne. Pendant son voyage de noces avec Karen à Venise, il l'a emmenée sur la place face à la basilique de San Zanipolo, parce qu'il voulait lui montrer une statue de son général préféré, Bartolomeo Colleoni. Le cheval puissant en position d'attaque fait corps avec son cavalier qui, vêtu d'une armure et d'un casque, tient une arme ou un bâton dans sa main, prêt à frapper. Colleoni a un visage plein d'expérience, ravagé, avec un menton prononcé, un nez recourbé et des paupières lourdes. Il fixe son ennemi avec détermination.

Mais tout cela est une illusion. Le général n'est pas sur le chemin de la guerre.

– Colleoni est un général d'après mon cœur, dit Steffensen quand il montre la statue à cheval à sa femme.

Karen regarde d'abord son paisible époux aux traits doux, puis le profil guerrier et contracté de Colleoni.

– Vous ne pourriez pas être plus différents, dit-elle, moqueuse.

– Nous avons plus en commun que ce que l'on pourrait croire. Colleoni a remporté parfois des victoires significatives et parfois souffert de terribles défaites. Il faisait sincèrement attention à ses hommes et il a amassé une véritable fortune qu'il a donnée à la ville de Venise. C'est pourquoi il y a une statue à cheval de lui. Voici un général qui a retiré la déraison, la haine et la violence de la guerre et les a remplacées par du simple bon sens.

C'est un instant dont il se souvient, en ce moment. Le soleil de printemps dans ses cheveux blonds à elle, l'amour dans son regard. Ce n'était pas le militaire qu'elle admirait en lui. Elle voyait l'homme qu'il voulait lui-même devenir. Un homme constructif, pragmatique, dont l'expérience lui permettrait

toujours de trouver une solution là où d'autres cherchaient une excuse pour s'affronter. Une version moderne de Colleoni.

Steffensen se penche en avant et fixe l'Afghan devant lui.

– Seigneur de guerre, c'est fini. C'est un mot dont personne ne veut en Occident. Ils croient que tu es un homme sauvage qui rôde dans le désert à la tête d'une bande de voyous armés. Nous avons besoin de trouver un mot qu'ils connaissent en Occident et auquel on accorde un prix. Je propose que nous t'appelions « directeur » et que nous changions le nom de ta milice en entreprise de sécurité. Si tu es d'accord, nous n'aurons plus qu'à trouver un nom à l'entreprise pour pouvoir l'enregistrer. Je vais t'aider avec la paperasse.

L'idée lui était venue la veille et il ne comprenait pas pourquoi il n'y avait pas pensé depuis le début. Il la connaissait jusqu'à la nausée, depuis son travail au conseil municipal de Bornholm. L'externalisation est comme un oracle chaque fois qu'un problème réclame une solution nouvelle. Elle entraîne une réduction des coûts, une moindre responsabilité pour le donneur d'ordres et, surtout, quand la politique doit être efficace, une forme d'impénétrabilité. On commence par confier le nettoyage d'une maison de retraite à une société privée de nettoyage et on finit par privatiser la maison de retraite. Si quelque chose va mal, c'est la faute de l'entreprise, pas de la commune.

C'est ainsi qu'il propose d'externaliser la guerre à son ami Naïb Atmar et à sa milice.

Il faut du temps et pas mal d'efforts à Roshaan, pour que Naïb-jan saisisse ce qu'Ove-jan a en tête. Puis il s'illumine.

– Ça veut dire que je continuerai à toucher mon argent ?

Ove-jan confirme d'un geste.

– Il se pourrait même que tu en touches davantage. Il est possible que nous puissions te trouver d'autres missions. Maintenant, comme je te l'ai dit, il nous reste seulement à trouver un nom à l'entreprise.

– Allah est grand ? C'est un bon nom.

Ove-jan secoue la tête.

– Non, ça ne va pas. Ça pourrait donner lieu à un malentendu au Danemark.

Ils restent assis tous les deux en silence, à réfléchir.

– Punition divine ? suggère Naib-jan.

– Que penses-tu de Helmand Security ? Je crois que le ministère de la Défense serait particulièrement compréhensif avec une entreprise qui porte un nom comme celui-là.

Naib-jan lève ses mains en un geste d'acceptation.

– Okay, dit-il en souriant. Mon ami Ove-jan sait mieux.

Naib-jan se relève. Ove-jan l'interprète comme le signal de la fin de la rencontre. Il tend la main pour la poignée de main obligatoire qui, ici comme à la maison, conclut toujours une bonne affaire. Au lieu de prendre sa main, à sa grande stupéfaction, Naib-jan vient se mettre à côté de lui, les deux mains appuyées sur sa poitrine.

– Il faut fêter cela. Nous allons danser ensemble. Atan.

Il fait un signe à l'interprète comme pour lui dire que la suite repose sur lui, à présent. Roshaan explique que « atan » est la danse nationale que les hommes dansent en public pour des occasions particulièrement festives. Il fait un geste en direction de Naib.

– Cet homme va vous montrer les pas.

Ove-jan se place dans la même position que son partenaire afghan qui, avec une lenteur pédagogique, lui montre les mouvements d'ouverture de la danse. Ove-jan fait un pas en avant, un autre en arrière, écarte les mains et frappe dedans, puis Naib-jan fait un saut de côté, suivi immédiatement par Stefensen.

L'ancien seigneur de guerre, désormais directeur de Helmand Security, lui sourit ostensiblement.

Ove-jan sourit en retour.

Quelque chose a changé chez Adam. Depuis le jour où il a abattu le taliban au sac à dos Fjällräven, il n'est plus le même. Il a peur d'avoir abattu un être humain. Il participe cependant à la vie de la section comme tout le monde. Il mange ce qu'il doit manger, il fait ce qu'il a à faire, il reste à sa place. Mais il le fait de manière mécanique et sans enthousiasme. Il couve quelque chose, il se renferme sur lui-même. Adam est chef de groupe et ce n'est pas bon pour un chef de groupe d'être renfermé sur lui-même. Les autres le remarquent. Ils savent bien quel est son problème, en fait. Mais ils ne savent pas quoi lui dire.

«Les mots n'aident pas.» C'est Viktor, le sergent-chef, qui le dit. Il en a vu des hommes partir en vrille comme Adam.

– Tu te balades avec une grosse pierre dans l'estomac, dit-il à Adam. Mais il faut que tu voies ton corps comme une catapulte.

Viktor prépare un entraînement très dur pour Adam, et l'accompagne tout du long. Ils courent quatre cents mètres. Lancent vingt et une fois la Kettlebell en l'air. Poussent autant de fois devant eux cent trente kilos de fonte. Puis font le même nombre de tractions. Le défi est de réaliser l'ensemble en moins de cinq minutes. Et après, on recommence. Cinq fois d'affilée. Ils effectuent leurs tractions côte à côte. Les muscles

du cou de Viktor ressortent en tressaillant. Son visage contracté est cramoisi et ses lèvres sont deux lignes fines qui découvrent deux rangées de dents. Il sue et alterne cris et gémissements.

Adam sue également.

– Tu dois crier ! dit Viktor dans un borborygme.

Adam ouvre la bouche. Mais rien ne se passe.

Ça ne veut pas sortir.

À la cantine, Hannah s'assoit parfois à côté de lui. « Comment un taliban a-t-il pu se procurer un Fjällräven ? » demande-t-il. Il pose toujours la même question.

Elle donne toujours la même réponse, comme tous les autres, d'ailleurs. « Il peut l'avoir acheté ou l'avoir volé. Nous vivons dans une économie globalisée. Ce que tu peux avoir à un bout du monde, tu peux aussi l'avoir à l'autre bout. Ce n'est pas parce qu'il a un Fjällräven qu'il est forcément né au Danemark. » Elle pose une main sur son bras.

– Oui, mais s'il l'était ? — Adam retire son bras.

– Et alors ? Il était là-bas pour nous tirer dessus. C'était toi ou lui. Tu as fait la seule chose qu'il fallait faire. C'est pour cela que nous sommes ici. Pour mettre fin au combat de ces mecs-là.

Adam ne dit rien. Hannah rapproche sa chaise. Elle pose sa main sur le haut de son bras. Adam regarde dans son assiette.

– Lorsque j'avais vraiment le cafard, reprend Hannah, j'allais passer un moment dans le cimetière de l'Assistance publique<sup>1</sup>. J'habitais juste à côté, dans Jægersborggade. Tu te souviens de Natasja ?

Adam acquiesce. Natasja était une chanteuse. Elle est morte dans un accident de voiture en Jamaïque.

– Natasja est enterrée au cimetière de l'Assistance publique, dit Hannah. J'allais souvent me recueillir près de sa tombe.

– Ça doit aider — le ton d'Adam est sarcastique. Est-ce que tu as un cimetière près d'ici à m'indiquer pour que je puisse me recueillir en ouvrant grand les yeux ?

– Natasja était aussi jockey — Hannah est impassible. Un

1. Grand cimetière du centre de Copenhague.

jour, elle s'est brisé l'os iliaque en mille morceaux en tombant de cheval. Les médecins lui ont dit qu'elle ne pourrait plus jamais marcher. Mais elle l'a fait quand même. Elle a même recommencé à monter. Elle a gagné plein de compétitions. Elle a dansé sur scène.

– Quel rapport avec moi ?

– Tu dois remonter en selle. Comme Natasja. Mais pour cela, il faut que tu le veuilles, toi. Tu dois te ressaisir.

Adam se lève et s'en va.

Personne ne lui propose d'aller voir un psychologue, cependant. Car rencontrer un psychologue ne serait pas seulement l'expression d'une faiblesse passagère, ce serait comme une défaite. De fait, la procédure entraîne un rapatriement. Après des heures perdues à soupirer dans une salle d'attente, tout ce que le soldat a ressenti et traversé deviendra le symptôme d'autre chose. La psychologue ne dit jamais que tuer n'est pas un problème. Elle dit plutôt : c'est normal de se sentir coupable. C'est normal d'avoir peur. C'est normal d'avoir l'impression de ne pas pouvoir surmonter tout ça. Mais ce n'est pas ça qu'ils veulent entendre. Pas besoin de patins à roulettes quand on a déjà dévalé la pente à toute vitesse. Eux veulent remonter la pente. Et pour ce faire, ils ont besoin qu'on leur dise qu'ils peuvent surmonter tout ça. Que la défaite, ce sentiment de découragement et d'abandon de soi — enfin quoi que ce soit, merde ! —, n'est pas le synonyme d'exil permanent au plus profond d'un trou noir... À ce moment-là du rendez-vous, la psychologue conclut d'une fausse tape sur l'épaule, comme tous ses collègues, offrant son lot de consolation dérisoire. Il faut l'accepter : tout le monde vit dans un trou noir. Dieu que c'est normal, oui ! Mais eux ne sont pas ici pour apprendre à vivre avec leurs faiblesses, comme ils ne sont pas ici pour gagner la guerre. Ils sont venus dans le désert pour se vaincre eux-mêmes.

Adam finit par rendre visite à l'aumônier militaire.

«Allons chez moi et prenons une tasse de thé», a l'habitude de dire Lukas Møller, quand il remarque qu'un soldat semble tenté par un tête-à-tête. Personne ne détourne les yeux quand l'un d'entre eux disparaît sous la tente avec l'aumônier. Pas de remarque après coup, pas de question. À tout prendre, une formule toute faite : tu es allé prendre le thé chez l'aumônier ? Ils parlent et ils parlent encore. Ils font comme s'ils prenaient vraiment le thé chez un ami. Lukas Møller se contente d'écouter. À un moment ou à un autre, il lâche quelque chose, forcément, mais il y a toujours un je-ne-sais-quoi de rassurant dans sa voix. Parfois, ils ne disent rien de particulier pendant qu'ils prennent le thé ensemble. Pourtant, ce je-ne-sais-quoi dans sa voix est là, comme du sucre pour adoucir l'amertume du thé. Ce que c'est exactement, ils n'en ont aucune idée.

L'aumônier adore le thé. Il a sa propre bouilloire électrique et une grande collection de thés. «Un mélange local ?» suggère-t-il. Son préféré est un thé vert afghan qui devient presque jaune pâle dans l'eau de la tasse. Il offre du sucre. Lui boit son thé nature. Il verse l'eau chaude dans de vrais mugs qui réchauffent les mains quand on les tient, pas dans des gobelets en plastique du camp.

Ils s'assoient l'un en face de l'autre sur les chaises pliantes. L'autel leur sert de table. Le Dannebrog — le drapeau danois



— fait office de nappe, pour l'office comme pour le thé. De fait, il y a la croix et la couleur rouge du sang, et c'est aussi le drapeau de leur patrie. Comme une sorte de trinité: la croix, la guerre, le pays. Mais à cet instant précis, il s'agit seulement d'une nappe où ils posent leur tasse de thé. Parfois ils la renversent sans que le prêtre dise rien. Son christianisme ressemble peut-être à ça, à quelque chose de quotidien que tu peux utiliser selon les circonstances. Quelque chose sur lequel tu peux renverser ton thé. Qu'est-ce qu'ils en savent, après tout?

La tente de Lukas Møller est plutôt petite. Elle ne peut accueillir qu'une quinzaine de chaises. Le dimanche, elle est toujours pleine.

Les prêches ne sont pas le principal talent de Lukas Møller. Parfois, il se perd jusqu'à évoquer *Le Monde de Narnia* ou *Le Seigneur des Anneaux*. Peut-être parle-t-il ainsi à ses ouailles à la maison, sur Ærø — mais eux, putain, ils trouvent ça condescendant. Une fois, il a comparé la mort à l'armoire magique qui permet d'accéder à Narnia. Pour qui les prend-il? Un autre jour il les a traités de hobbits. «Vous êtes comme Frodo sur le chemin de la montagne du Destin. De petits hommes simples qui défient le mal.»

C'est au milieu de ce sermon-là que Mads s'est levé de manière démonstrative, en dépliant ses 192 centimètres. «*Give me a fucking break*<sup>1</sup>», a-t-il grogné avant de tourner les talons.

Par la suite, Møller change de style. Il arrête de parler de Mordor et de Narnia et parle plutôt du Diable, des dragons et des tueurs de dragons. Désormais, les soldats ont l'impression d'être au beau milieu d'une partie de *World of Warcraft*. Sa voix n'arrive pas à les emmener ailleurs.

Møller a des cheveux en bataille, comme s'il avait abandonné toute idée de les coiffer. Sa barbe, au contraire, est très bien entretenue. Rien à voir avec le style sauvage, façon talibane, que les autres cultivent. Dans un étui contre sa cuisse,

1. En anglais dans le texte.

il porte un Neuhausen M49. Les hommes de la section parient qu'il n'appuiera jamais sur la gâchette.

Møller a été en patrouille avec les autres soldats. Ils ont fini par le supplier de bien vouloir fermer sa grande gueule. Il parlait sans arrêt, peut-être par nervosité, peut-être pour les rassurer. Comme si le son de sa voix avait pu leur redonner du courage d'une quelconque façon. Peine perdue. Pire, tout ce bavardage les distrait, notamment quand il péroré sans fin sur la mort. «La mort vient comme un voleur, la nuit, explique-t-il. Le taliban, c'est le voleur.»

«Merci, aumônier. Maintenant, cela suffit», finit par ordonner Schrøder.

En tête à tête, l'aumônier se comporte de manière très différente. «Alors, comment ça va?» commence-t-il, d'un ton dégagé. Pas de mains jointes ni de ton pénétrant. Et il ne se contentera jamais de répondre que tout ira bien.

Adam tient la tasse de thé vert entre ses mains comme s'il avait besoin de se réchauffer.

– Tu étais dans le nord-est du Groenland — Møller regarde Adam et pose sa tasse de thé sur le drapeau danois. J'ai souvent prié pour que la patrouille Sirius ait besoin des services d'un prêtre. Mais vingt hommes, ce n'est pas assez pour une cure. Je crois que c'est la pensée du silence qui m'attirait. Et le ciel étoilé, aussi: ça doit couper le souffle. On doit perdre le sentiment de la terre sous ses pieds. Quand tu n'es nulle part, quand tu es partout, tu te perds toi-même, également. Tu oublies ton petit toi en détresse et envahissant.

Pendant un instant, Adam a le sentiment que le prêtre parle tout seul.

– Une fois, j'ai entendu dire que les kayaks groenlandais se perdent beaucoup plus fréquemment par beau temps qu'en pleine tempête. C'est vrai?

– Oui, plutôt.

– On peut dire que c'est le silence qui les emporte?

Adam sourit.

– Je n'y ai jamais pensé ainsi. Mais on peut, certainement.

– Qu'est-ce que tu cherchais, toi, là-haut?

— Je ne sais pas si je cherchais quelque chose. Mais j'ai trouvé — Adam baisse timidement les yeux sur ses mains qui tiennent toujours la tasse. Je n'ai pas l'habitude d'en parler, dit-il. C'était comme une sorte de sentiment d'appartenance... — il secoue la tête, comme pour lui-même. Non, c'est beaucoup trop flou, dit comme ça.

— Essaie autrement. À quoi sentais-tu que tu appartenais ?

— Oh, ça va avoir l'air bizarre : j'appartenais aux animaux — Adam prend une profonde inspiration, sa grande carcasse se soulève et s'abaisse sur la chaise pliante. Oui, aux animaux.

Sa voix est soudain plus décidée.

— Tu veux dire que nous, les hommes, nous sommes des animaux ?

— Non. C'est moche, dit comme ça. En fait, j'ai appris quelque chose des chiens de traîneaux.

— C'est-à-dire ?

— Tu connais le mémorial des expéditions danoises disparues dans le nord-est du Groenland ? La pierre est juste à côté de Langelinie, à Copenhague.

— Je la connais bien. C'était Mylius-Erichsen et... — Møller s'interrompt, cherche le nom. Hagen, je crois que le deuxième s'appelle. Je ne me souviens pas du nom du troisième.

— Brønlund. Il s'appelait Jørgen Brønlund. Il était groenlandais. Le seul dont on a retrouvé le corps, dans une grotte creusée dans la roche. Il est mort là, tout seul. Sur la pierre du mémorial, tu as un grand bas-relief. On voit des hommes qui tirent un traîneau avec des chiens.

— J'ai vu ça.

— As-tu remarqué l'expression sur le visage des hommes ?

— Non, je n'ai pas vu. Elle a quelque chose de spécial ?

— Les hommes n'ont qu'un but en tête : faire glisser le traîneau, mètre après mètre. Ils sont devenus des animaux de trait, tout comme les chiens. Est-ce ainsi que Brønlund est mort ? Est-ce qu'il se voyait comme un animal de trait dont l'heure était venue, à qui la nature portait le coup de grâce ? C'est comme ça que, moi, j'aimerais mourir. Pas comme ceux-là qui répètent la même prière merdique à l'envi, dans

l'espoir d'ajourner un peu leur dernier rendez-vous... Donne-moi une minute de plus, par pitié! Je dis «non». Ne me donne pas une minute de plus mais le coup de grâce quand mon heure sera venue.

L'aumônier attend la suite.

– J'ai entendu une histoire sur les Pachtounes. Lorsqu'une tribu capitule, les hommes se rendent chez les autres chefs de tribus vainqueurs avec un joug sur la nuque et de l'herbe dans la bouche. Le sens de tout ça, c'est «nous sommes désormais tes bœufs». Ils ont raison. C'est exactement ça que nous sommes, des animaux de trait.

– C'est ainsi que tu vois les choses? Comme une inéluctable défaite devant la mort? C'est tout ce qu'il y a à dire sur nous?

Møller est sur le point de débiter une logorrhée dont il a le secret.

– Je l'ai appelé Jens, le devance Adam.

L'aumônier l'observe avec attention. Son regard ne trahit rien mais il y a comme une soudaine chaleur dans ses yeux, que l'on retrouve aussi dans sa voix.

– Je ne dis pas cela pour changer de sujet, mais que te disent tes camarades? Ils ont vécu la même chose que toi.

– Primo, dit Adam, dont la voix semble soudain très fatiguée, nous ne les voyons — putain — jamais! Nous balançons des tonnes de métal sur eux mais ces trous du cul récupèrent toujours leurs morts. Secundo: il avait — putain — l'air d'un type qui s'appelle Jens. Pardon, je sais, c'est une idée fixe. Mais il en avait vraiment l'air.

– Pas de problème, tu peux l'appeler Jens. Tu as tué ton prochain. Nous ne devons pas tuer notre prochain, mais, parfois, nous ne pouvons pas faire autrement. C'est une contradiction. Une contradiction avec laquelle tu vas devoir apprendre à vivre. Tu es fort. Pense à ta propre mort: cela te donnera un équilibre.

– Son visage revient toujours. Et aussi ce maudit Fjällräven. Je suis ridicule. Je sais.

Le visage d'Adam est déformé par une grimace. Sa voix est cassée par le désespoir.

– Tu as tué un autre être humain. C’est un acte avec lequel tu ne seras jamais d’accord, mais tu n’as pas à être d’accord avec ça ! Sinon, tu en perdrais ton humanité. Désormais, ta vie sera un combat. Peut-être tueras-tu à nouveau, et chaque fois, ce sera un nouveau combat. Tu te dois à toi-même de ne pas perdre ton humanité.

– Cela ressemble assez à une invitation à vivre une existence longue et solitaire — la voix d’Adam est pleine de sarcasme. Je croyais que ta mission était de nous consoler.

– Alors, tu as mal compris. Car je ne suis pas ici pour vous consoler. Je suis ici pour vous donner du courage. La solitude n’existe pas. Tu peux toujours parler avec Dieu — le prêtre regarde Adam avec intensité. Je sais bien que tu ne crois pas en Dieu. Je m’en moque d’ailleurs. Quand des pensées te tourmentent, essaie de changer le mot « je » par le mot « tu ». Parle à quelqu’un d’autre, ou à toi-même s’il n’y a personne. En toi, la prière crée celui qui t’écoute. Pas la peine de te parler à voix haute. Invente juste un interlocuteur à qui parler, en toi. Et ainsi, tu ne seras plus seul.

– Je voudrais m’excuser — Adam s’assoit en face de Hannah. Ce truc, avec Natasja. C’était bien, ce que tu as dit. Je vais mieux.

– C’est parce que tu as parlé avec le prêtre ?

– Oui, peut-être. Je ne sais pas. Je voulais juste que tu saches que j’ai apprécié ton geste.

Hannah hoche la tête. Une petite rougeur apparaît sur ses joues.

– Merci.

– Tu es toujours comme ça ? Tu te sens responsable des autres ?

La question d’Adam est directe et prend Hannah au dépourvu. Sa réaction la surprend aussi. Elle ressent une envie irrésistible de s’ouvrir. D’une certaine manière, elle a déjà commencé en parlant de la tombe de Natasja.

– Nous sommes tous responsables les uns des autres, ici.

Elle dit cela pour gagner du temps.

– Toi, plus que les autres.

Les dents d’Adam sont très blanches dans sa barbe châtain.

– J’ai entendu parler de toi sur tes patins à roulettes. J’ai aussi vu ce truc que tu as fait sur cette rampe énorme que tu as dévalée. Elle est sacrément haute. Quand tu es tout au bord et que tu te prépares à sauter, tu n’as pas peur ?

– Chaque fois — Hannah n’oserait pas mentir. Il n’y a rien de contradictoire à être bon dans quelque chose et à avoir peur. J’ai appris au fil des entraînements.

– Comment tu faisais ?

– Inspirer profondément, faire un pas en avant. Personne ne peut faire ce dernier pas à ta place. Toi seul peux le faire. Le secret, c’est ça : oser.

– On va souvent faire ce pas en avant au bord du précipice dans les mois qui viennent, dit Adam.

Hannah acquiesce. Elle a pensé la même chose.

– Moi aussi, je considérais que personne ne pouvait faire les choses à ma place.

Adam sourit, embarrassé.

– Comment tu faisais, toi ?

– Je courais dans la forêt de Gribskov, au nord de Copenhague, en pantalon de camouflage et en veste militaire. Dix kilomètres avec un sac à dos de vingt-cinq kilos. Je me sentais invincible, putain. J’aurais pu courir jusqu’au bout du monde. Quand je prenais le train, un bandana noué autour du front, j’avais l’impression que tout le monde me dévisageait. Quand je me levais, je sentais les regards dans mon dos. J’étais sûr qu’ils auraient tous souhaité être à ma place. Et je courais. Je ne m’arrêtais pas. Je n’avais pas de kit mains libres ou ce genre de connerie. Je ne voulais pas être distrait.

– Tu as rencontré quelqu’un comme toi dans Gribskov ?

– Une fois. C’était au cœur de la forêt. Même âge. Habillé pareil. Il traînait un gros sac à dos comme moi. On s’est arrêtés et on s’est dévisagés. Aucun d’entre nous n’a dit quoi que ce soit. Puis on a fait un signe de tête et il a continué son chemin — dont il ne s’agissait surtout pas de s’écarter. J’ai fait pareil. Je ne l’ai jamais revu mais ça m’a contrarié.

– Tu n’étais plus unique dans ton genre ?

– On peut dire cela. Et toi ?

Hannah ne sait pas ce qui se passe à ce moment-là. Est-ce pour qu’Adam se sente en confiance ? Ou parce qu’elle trouve en lui une oreille attentive qui ouvre une brèche dans le mur qu’elle a patiemment construit autour d’elle ? Elle sait

pourquoi c'est toujours elle qui donne : elle ne sait pas recevoir. Quand on laisse quelqu'un s'approcher trop près, on devient vulnérable. L'invulnérabilité est l'idéal de Hannah, et pas seulement en tant que soldate. Rapproche-toi de moi, mais à mes conditions. J'ai toujours un doigt sur la gâchette d'un revolver invisible.

– Ma mère m'a élevée toute seule. Alcoolique.

Ça y est, elle l'a dit. Elle sait ce qui suit, normalement : un regard plein de pitié et des protestations de sympathie. Elle dévisage Adam, comme pour être sûre.

Il y a une curiosité dans ses yeux.

– Et comment tu t'en es sortie ?

– Il y avait deux sortes d'odeurs dans notre appartement. La sienne — et l'odeur des produits de nettoyage. J'achetais toujours ceux qui étaient les plus parfumés. Quand j'étais petite, un jour, je lui ai demandé si nous avions une famille. «La famille, c'est de la merde», elle m'a répondu. Je voulais savoir où était mon père. «Ton père ? Ouais, où il est ? Est-ce qu'il se souvient de ton anniversaire ? Tu reçois des cadeaux à Noël, de ton père ? Lorsque tu vas ouvrir la porte, tu le trouves parfois qui se tient devant toi, ton père ? Est-ce qu'il t'a emmenée à Tivoli ou au zoo, ton père ?» Elle ne m'y avait jamais emmenée non plus, hein. Mais ce n'était pas pour cette raison que j'ai presque hurlé en demandant : «Est-ce que mon père est mort ?» Elle a allumé la télévision et elle a mis le son au maximum. C'est tout ce que j'ai eu comme réponse. J'avais envie de la tuer.

– Tu as rencontré ton père depuis ?

Hannah secoue la tête. Son regard est lointain comme si elle était tout à fait ailleurs.

– Je ne ressemble pas à ma mère. En rien — elle lève une main et montre son visage. J'ai des sourcils bruns et épais. J'ai des yeux marron. De grandes mains masculines. Les siennes sont petites.

Adam examine ses mains. Il ne trouve pas qu'elles ressemblent à des mains d'homme. Elles sont grandes, c'est vrai, mais pas comme celles des hommes. Elles sont longues et fines



d'une manière qu'il trouve élégante. Il a envie d'en prendre une et de la tenir entre les siennes mais il réfrène son envie.

– Mes jambes, poursuit Hannah. J'ai des jambes musclées. Et je les avais déjà avant de commencer à courir.

– Tu penses souvent à lui?

Adam connaît la réponse. Hannah l'a déjà donnée, à l'instant. Il demande quand même parce qu'il devine que c'est ce qu'il convient de dire, dans ce genre de circonstances.

Hannah rit, confuse.

– C'est difficile de penser à quelqu'un qu'on n'a jamais rencontré.

Elle porte une nouvelle fois la main à son visage et gratte sa lèvre inférieure. Elle a de belles lèvres, des lèvres pleines, pense Adam.

– J'ai ce fantasme idiot. Je m'imagine recevoir soudain un SMS ou un mail. C'est lui. Il sait que je suis ici.

Il y a toujours un moment dans la conversation où l'on se sent obligé de dévoiler une part plus intime. «J'en sais quelque chose», disent-ils, le plus souvent. Et quand ils ont commencé, ils ne s'arrêtent plus. Enfin, un prétexte pour parler de leur sujet préféré: eux-mêmes. Hannah remarque qu'Adam ne le fait pas. Il écoute et c'est pour cela qu'elle continue.

– Tu sais ce que j'ai dit à ma mère, la dernière fois que je l'ai vue? Avant de venir ici?

Adam secoue la tête.

– *Merci de m'avoir fait naître.* Je sentais qu'il fallait que je le dise. Une fois par semaine, on arrivait à passer un bon moment ensemble. Le vendredi, devant *X Factor*. Je faisais du café et on mangeait des petits gâteaux. Pendant quelques heures, c'était très agréable. J'ai eu du mal à faire mon testament — tu sais, quand ils te donnent ces formulaires à remplir... Si jamais tu meurs au combat... Qui appeler? À la porte de qui frapper? Qui est le plus important? Première, deuxième, troisième personne la plus proche à prévenir en cas de décès. J'ai écrit le nom de ma mère finalement, parce que sinon ils auraient pu croire que j'étais un peu bizarre. Ma mère! Quand ils seront devant sa porte, elle ne comprendra rien. Rien! L'Afghanistan?

Les funérailles? Je m'en fous de l'endroit où je suis enterrée. De toute façon, personne ne viendra sur ma tombe. Je veux être enterrée sur Internet. Là-bas, tous mes amis me rendront visite. J'ai eu envie de leur demander de contacter mon père, aussi. Je n'ai ni son nom, ni son lieu de résidence, ni son numéro de téléphone: trouvez-le! Vous êtes des militaires, non? Vous avez trouvé Ben Laden. Vous pouvez bien trouver mon père — elle se lève d'un coup et se met à rire, fiévreusement. Tu vois ce que je veux dire? demande-t-elle.

En posant la question, elle se rend compte à quel point c'est idiot, tout ça. Tellement intime qu'Adam n'a aucune chance de comprendre. Le genre de chose qu'il faut garder pour soi pour ne pas se perdre.

— Oui, je vois, dit Adam.

Une paix implacable s'abat sur eux quand il se tait. Comme s'il disait la vérité.

Il est resté assis là. Il a écouté. À aucun moment, il n'a commencé à raconter tout et n'importe quoi sur lui-même et sa petite personne. À aucun moment non plus, il ne s'est levé pour disparaître, se dit Hannah.

– J’ai réfléchi, commence-t-il. Ouais, bon...

Il y a comme une réticence chez Personnage Secondaire quand il s’assoit à côté de Schröder. Il est l’un des plus petits de Camp Price, 1 mètre 68, avec une tête étroite et des cheveux ternes, qui tombent de chaque côté de son crâne pointu comme une fourrure de souris. Il est toujours rasé de près, probablement parce que, de toute façon, il ne pourrait pas produire de vraie barbe, en tout cas pas d’une taille qui vaudrait la peine qu’on en parle : pour cette raison, il y a de lui-même renoncé. Il n’est pas très musclé, il n’a pas de biceps ni de pectoraux dont on puisse certifier l’existence, même sous la douche. Une planche à pain avec des mamelons — comme deux boutons-pression superflus au milieu de nulle part. Entre ses jambes, en revanche, il possède quelque chose de remarquable : un membre épais, qui pend et qui semble avoir pour ambition de concurrencer ses deux jambes maigrelettes. La taille exceptionnelle de son membre est un secret de polichinelle qui laisse perplexes ses camarades, notamment quand il s’agit de décider du sens de leurs moqueries. Personnage Secondaire a la plus grosse du régiment. Mais celle-ci a choisi une villégiature indigne d’elle, comme une trompe d’éléphant posée sur un corps de fourmi. La pensée que cette demi-portion les dépasse tous quand il est question du principal leur est intolérable.

«À ta mort, il faut que tu la lègues à l'Université, soutient Mads. Ils la plongeront dans l'alcool. C'est la seule chose qu'ils mettront dans le bocal, d'ailleurs. Quand ton heure sera venue, on te renverra à la maison en deux fois, dans deux cercueils distincts. L'un sera à destination du cimetière, l'autre, de l'institut Panum<sup>1</sup>. Il faut que tu te trouves un putain d'étui pénien, mec.»

C'est Mads qui a baptisé Andreas «Personnage Secondaire». Ils avaient essayé «bouffe-réglisse» à cause de ces dizaines de sachets de bonbons qu'il se fait expédier par cartons entiers du Danemark. Mais «Personnage Secondaire» l'a emporté. Ils voient très bien ce que Mads veut dire. Le personnage principal dort dans le caleçon d'Andreas. Tout le reste n'est qu'un appendice.

Personnage Secondaire est dingue de caméras et de vidéos. Il considère que la vie ne devient réelle qu'à partir du moment où il la voit à travers une lentille, ou à un stade plus avancé du processus, sur un écran. Il a emmené toute une batterie de caméras dans la province de Helmand. Selon lui, les caméras embarquées sur les casques sont la plus grande découverte de l'histoire militaire. Il n'y a qu'un seul problème : il ne peut pas se filmer lui. Pour y remédier, il traîne avec lui un dispositif vidéo complémentaire en patrouille, lui qui n'était même pas fait pour trimballer les trente à quarante kilos réglementaires d'équipement. Il actionne plus souvent le déclencheur de ses appareils qu'il n'effleure la gâchette de son arme. Tous le savent d'avance : il ne se comportera pas différemment le jour où ils seront vraiment dans la merde. L'œil exorbité collé au viseur de la caméra, pendant que tous les autres s'effondrent autour de lui, engloutis par cette guerre qui est une affaire de vie ou de mort — pour eux. Pour lui, elle ne constitue qu'une occasion de documentaire supplémentaire.

Il emporte avec lui sa Handycam jusque dans les douches. Il la pose sur la tablette juste en dessous du miroir quand il se lave les mains ou se brosse les dents. «Tu l'empportes aussi aux chiottes?» demande Mads pendant que les autres prient

1. Siège de la faculté de médecine à Copenhague.

pour qu'il ne réponde pas à cette question-là. Personnage Secondaire opine du chef sans hésitation. « Il ment, disent-ils silencieusement, bouches pincées, en se dévisageant les uns les autres. Tu te filmes pas en train de te torcher le cul en full HD, quand même ? »

Personnage Secondaire possède tout un tas de disques durs externes. Son ordinateur portable est plein depuis longtemps. Chaque soir, il s'assoit pour éditer le film de la journée.

– Combien de temps dure un film consacré à un jour de ta vie ? demande Mads. Vingt-quatre heures ? Tu vas en faire quoi, de toute façon ? poursuit-il.

– Le mettre en ligne.

– Tu crois vraiment qu'il y a quelqu'un qui va te regarder te brosser les dents sur [www.ennui.com](http://www.ennui.com) ?

– À partir du moment où tu le diffuses sur Internet, rien qu'une fois, cela ne disparaîtra plus. Jamais. Je suis un *life-logger*. Internet est ma mémoire.

Au Danemark, Personnage Secondaire est connecté au point de se définir lui-même comme un « *quantified self* ». Il sait combien de pas il fait chaque jour, combien de kilomètres à vélo, combien de calories il ingère, à quelle vitesse bat son cœur. Mais pour cela il faut être connecté en permanence, et ici, il ne peut pas. Ce corps qui n'est pas connecté lui coupe le nerf de la vie. La discipline militaire ne compense en rien. Mais ses caméras, oui, même si pas totalement. Personnage Secondaire ne se sent pas entier quand il n'est pas connecté.

Devant Schrøder, il hésite.

– ... J'ai pensé... Je me suis dit que... Est-ce que ce ne serait pas une bonne idée si...

Sa pomme d'Adam s'agite à toute allure sur son cou de poulet. Cette pomme d'Adam est la seule chose remarquable chez lui, exception faite de cet insupportablement gros machin dans son caleçon. Entre eux, les soldats l'appellent son muscle à parole. Ce qui est ironique, car Personnage Secondaire est terriblement taciturne. À ce moment-là, cependant, il est nerveux. C'est peut-être son cœur galopant qui fait monter et descendre en rythme sa pomme d'Adam.

– Oui, eh bien ? dit Schrøder.

– Je veux construire un monument. Un monument à notre mémoire à nous. Sur Internet. Tu as déjà vu le mémorial des Vétérans du Vietnam à Washington ?

– Oui — Schrøder hoche la tête —, c'est un long mur avec les noms de tous ceux qui sont morts. Il y en a cinquante-huit mille, tous des Américains qu'on a envoyés faire cette guerre. Certains étaient pour, d'autres étaient contre. Le mémorial honore les morts. Pas la guerre. C'est une sorte de compromis.

– Oui, dit Personnage Secondaire, mais il ne raconte rien de ceux qui sont tombés sur le champ de bataille. Juste qu'ils sont morts. Et c'est la même chose avec la Mindetavle au Kastellet, à Copenhague. Des soldats morts, des noms, des dates. Et c'est tout. Et que dire du mémorial du Corps des Marines pour Iwo Jima, tu le connais ? — Personnage Secondaire continue sans attendre la réponse de Schrøder. Une poignée de soldats qui lutte pour planter un drapeau américain au sommet d'une colline. Cela dit quelque chose de la guerre. Mais rien sur les soldats. On ne sait rien du tout de ces hommes.

– Clint Eastwood a fait un film sur eux.

– Deux. Il en a fait deux films — Personnage Secondaire semble se parler à lui-même. Mais *quid* de tous les autres ? Des dizaines de milliers qui ont pris part à la bataille, des milliers qui sont morts ? Où sont-ils ? Que savons-nous d'eux ? Rien. Et nous ? Qui comprendra jamais quoi que ce soit à ce qui se passe ici ? Une date sur une pierre, cela dit juste que tu es mort, et quand. Mais qu'en était-il de ta contribution à cette guerre ? Tu as explosé au milieu d'une route ou tu as marché sur une mine ? Qu'en est-il de ta participation à la victoire en Afghanistan, à l'instauration de la démocratie, à la libération des femmes, à l'éducation des enfants — tous ces progrès humains qui sont la raison pour laquelle nous sommes là ? Marcher sur une mine ? Il suffit d'un monument pour nous remercier d'avoir donné notre vie ? D'un avertissement adressé aux autres : attention, il a posé le pied là où il n'aurait pas dû ?

– C'est un documentaire que tu veux faire ?

– Tu ne comprends pas ? Tout doit être documenté, chacune